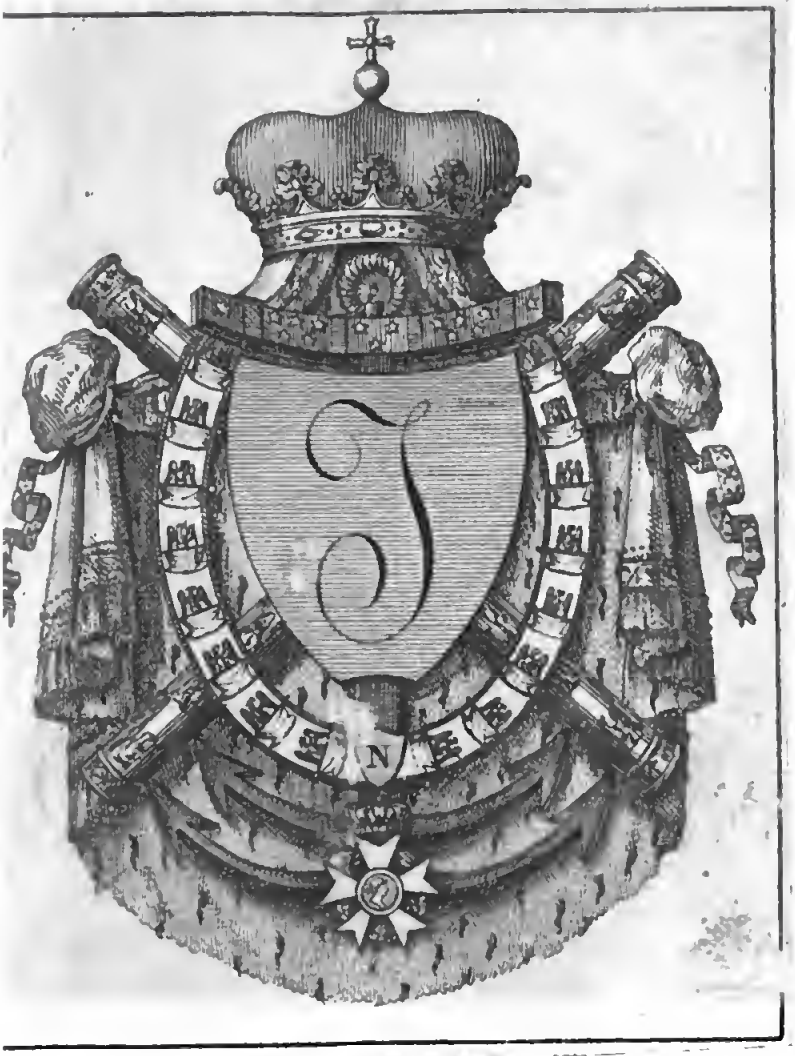


Palet X 12 B

734,e

LES CHEVALIERS DU LION.

TOME III.

56145

LES CHEVALIERS DU LION,

HISTOIRE PUISÉE DANS LES ANNALES DU XIIIe. SIECLE;

Traduit de l'allemand.

TOME III.

IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

Chez MARCHAND, libraire, Palais du Tribunat, 1re. galerie de bois, près le passage de Valois, n°s. 188, et au passage Feydeau, n°. 24.

AN XIII.

LES CHEVALIERS DU LION.

Avec quelle joie et quelle douce agitation nos jeunes chevaliers n'atteignirent-ils pas au bout du quatrième jour la fin de la forêt qui se trouvait dans le voisinage du château de Frobourg. Ils ne furent plus maîtres de leur vive et ardente impatience, et voulant au moins jouir du plaisir de voir les premiers les tours du château qui renfermait les objets de tous leurs vœux, ils s'élancèrent en avant sans s'embarrasser des plaisanteries et des brocards de leurs camarades. Le cortège qui les rejoignit bientôt après, fut bien étonné de les trouver immobiles, inanimés; leurs mains, leur

corps reposaient sans action et sans force; leurs yeux seuls étaient invariablement fixés vers cette contrée si chérie et d'où s'élevait maintenant une épaisse fumée mêlée de flammes qui pétillaient déjà au-dessus de la plus haute tour du château de Frobourg. Qu'on se figure la surprise, l'étonnement et la douleur qu'éprouva toute la troupe à ce terrible spectacle ! Tous à l'instant s'ébranlent et partent au grand galop pour voler au secours de cette belle propriété ; ils entraînent dans leur course rapide les quatre chevaliers, que la stupeur et le désespoir avaient comme pétrifiés.

Le feu qui dévorait justement dans ce moment les battans de la grande porte et les pont-levis, arrêta leur marche ; ils firent de vains efforts pour pénétrer à travers des flammes : leur activité était déjà trop violente, et en s'obstinant, ils n'eussent trouvé que la mort, sans pou-

voir sauver personne. Pleins de douleur et de fureur, ils prirent le parti d'escalader la muraille pour tâcher de trouver par ce moyen quelque créature vivante qui pût leur donner des notions sur les causes de ce funeste accident, et les informer du sort des dames. Déjà la plupart se disposaient à seconder Frédéric qui avait ouvert cet avis, quand celui-ci crut entendre quelques voix de femmes, qui partaient du fond de la vallée. Il y descendit, et tout le monde se porta sur ces traces. Les mêmes gémissemens et les mêmes cris se répétèrent encore plusieurs fois pendant la marche des chevaliers; mais quand ils eurent atteint le fond, le plus profond silence s'établit par-tout, et l'écho seul répondit aux appels nominatifs qu'ils firent à différentes reprises. On se préparait déjà à renoncer à toutes recherches ultérieures, quand, heureusement, on aperçut du

mouvement dans un bocage de jeunes ormes qui se trouvait à leur portée. Frédéric et Henri y coururent, et ne tardèrent pas à découvrir quelques femmes de varlets, lesquelles se voyant surprises, se jetèrent à leurs genoux, et leur crièrent d'une voix lamentable, de leur faire grâce de la vie. Les deux chevaliers eurent beaucoup de peine à faire comprendre à ces pauvres femmes qu'ils n'étaient point des brigands, mais bien les fils du seigneur châtelain, venus exprès pour les secourir. Quand enfin elles retrouvèrent la force de se convaincre de la vérité du fait, leur joie fut aussi excessive que l'avait été leur frayeur, et elles remercièrent ardemment le ciel de les avoir délivrées de l'affreux danger auquel elles avaient été exposées.

UNE FEMME.

Que nous sommes heureuses de nous

retrouver sous votre protection ! mais êtes-vous arrivés à tems, avez-vous eu le bonheur d'arracher vos dames à ces brigands furieux ?

FRÉDÉRIC ET HENRI.

Quoi ! que dites-vous ? grand Dieu ! nos amantes au pouvoir de brigands !

FRÉDÉRIC.

Parlez, malheureuses ! où est Claire ?

HENRI.

Où est Agnès ?

UNE FEMME.

Juste ciel ! ne les avez-vous donc pas trouvées, ne sont-elles pas délivrées ?

FRÉDÉRIC.

Parlez, vous dis-je ! où sont-elles ?

UNE FEMME.

Nous l'ignorons : ils les ont entraînées.

UNE AUTRE.

J'ai été témoin de la violence qu'ils ont faite à Claire de Hagberg pour l'obliger à les suivre : ils l'ont liée sur un cheval ; j'ai entendu ses cris, elle invoquait votre nom, votre secours, votre vengeance.

FRÉDÉRIC (*avec fureur*).

Elle sera terrible cette vengeance !

HENRI.

J'en fais le serment avec toi !..... Quelle route ont-ils prise ?

UNE FEMME.

Celle de la Souabe, et c'est ce qui nous faisait croire que vous les aviez....

FRÉDÉRIC.

A moi, camarades ! à moi, si vos cœurs sont susceptibles d'indignation et de pitié ! Le nom du lion est traîné dans

la boue, il est devenu le jouet d'une troupe de bandits.

LES CHEVALIERS.

En avant, frères, en avant! suivons ses pas! courons à la vengeance! sa cause est la nôtre.

FROBOURG (*arrêtant Frédéric*).

De la prudence, de la modération, mon fils: ce n'est point avec cette ardeur impétueuse que tu atteindras ton but. Souffre au moins que je mette plus d'ordre dans les arrangemens de cette expédition.

FRÉDÉRIC.

Ah! qui peut s'occuper de ces froids détails, quand chaque instant, peut-être, accélère leur déshonneur ou leur mort!

FROBOURG (*mettant sur son cœur la main de Frédéric*).

Sens-tu ses battemens précipités, ses

agitations, le vif desir dont il brûle de te venger et de les sauver ? il faut cependant que je les réprime ces sentimens impérieux ! il faut que j'appelle la raison à mon secours, si je veux assurer le succès de notre vengeance. Interrogeons avant tout ces femmes, mais interrogeons-les avec circonspection et prudence. Le château était bien muni, bien défendu, comment s'est-il donc fait que des brigands l'aient surpris, pillé et dévasté en si peu de tems. Il y a sûrement de la trahison dans le fait, et si nous parvenons à la découvrir, j'estime qu'il nous deviendra fort facile de déterrer les brigands avec leur proie.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Le comte a raison, cette mesure est sage, il faut l'exécuter.

FROBOURG (*aux femmes*).

Où sont vos maris ? où sont les autres

varlets qui se sont laissés si lâchement subjuguer ?

UNE FEMME.

Ah ! seigneur chevalier ; cette question nous retrace toutes nos pertes et ranime tous nos chagrins..... Hélas ! leur mort a été terrible ! Hier encore, à la même heure, j'avais un mari, des enfans..... et aujourd'hui..... ah, il fallait les voir ces barbares..... (*elle sanglotte*).

FROBOURG (*à une autre*).

Parle, mes varlets, mes vassaux....., que sont-ils devenus ?

UNE FEMME.

Ils ont tous fait leur devoir : plusieurs ont été égorgés dans la mêlée, et les autres qui ont été faits prisonniers étaient encore ce matin garottés dans la cour du château au moment du départ des brigands. Nous nous disposions à sortir de la retraite où nous nous tenions cachées

et à les délivrer de leurs liens, quand une bande de ces misérables est revenue sur ses pas et les a entraînés avec elle. Les flammes et la fumée qui dans cet instant s'élevèrent de toutes parts nous empêchèrent de distinguer la phisionomie et l'armure de ces brigands. Cet incendie qui gagna bientôt toutes les issues ne nous laissa plus d'autres moyens de salut, que celui de nous couler à l'aide de cordes le long de la haute muraille du château: quelques-unes d'entre nous ont été les victimes de cette entreprise et se sont tuées en tombant.

FRIBOURG.

Dieu tout-puissant, tu as vu ces horreurs: tu verras aussi et tu approuveras ma vengeance!..... Mais ce que vous m'avez raconté jusqu'à présent, ne satisfait point toute ma curiosité: vous ne m'avez point dit par quels

moyens les brigands ont réussi à surprendre le château ?

UNE FEMME.

Le messager que vous avez envoyé ici, et qui y est arrivé hier, a été la cause de tous nos malheurs. Son récit répandit dans tous les cœurs le plaisir, l'alégresse et la joie : les dames venaient de mettre la dernière main à leur parure, et se disposaient à faire les préparatifs d'une brillante réception, quand on vint annoncer votre prochaine arrivée. Tout courut sur les remparts, et quand nous reconnûmes la bannière du lion, quand nous vîmes flotter le panache jaune sur le cimier des chevaliers, on s'élança avec transport au-devant du cortége. Trompés par tant d'apparences perfides, les dames volèrent dans les bras des brigands, et ne reconnurent que trop tard la cruelle

erreur dont elles étaient les victimes. Vos soldats, sans défense, se hâtèrent, à la vérité, de regagner le château pour y prendre les armes ; mais la troupe ennemie, qui les avait talonnés de près, y entra pêle-mêle avec eux, et dans peu de minutes tous nos défenseurs furent tués, dispersés ou faits prisonniers.

FRÉDÉRIC (*avec amertume*).

Eh bien, savez-vous tout maintenant? sommes-nous plus avancés par tous ces détails?

UNE FEMME.

Ah! si vous aviez entendu les gémissemens et les sanglots de ces dames ; si vous aviez vu leurs larmes, leurs efforts..... vos noms cent fois répétés....

FRÉDÉRIC.

Ah! ces noms, elle les invoquent encore! et nous, barbares que nous sommes

nous nous occupons de vains détails! nous sommes sourds à leurs cris!

FARNSBOURG.

Un moment encore, ces détails sont nécessaires: mes filles ne sont-elles pas au nombre des prisonnières?

FRÉDÉRIC.

Non, non, pas une minute de plus: en avant, camarades!

FARNSBOURG.

Le lion ordonne, et tu obéiras!.... (*aux femmes*) Ces brigands vous sont-ils donc entièrement inconnus?

UNE FEMME.

Cachées derrière un bûcher dès le commencement de cet horrible tumulte, nous n'avons pu reconnaître les gens armés, mais j'ai distingué clairement parmi eux plusieurs ecclésiasti-

ques qui les animaient au combat, en criant sans cesse : point de quartier ! ce sont des excommuniés, des bannis ! Dieu récompensera votre zèle !

FARNSBOURG.

Les dames ont-elles été entraînées sans accident ?

UNE FEMME.

Ils les ont placées avec violence sur leurs chevaux ; ils sont partis avec elles sans se laisser toucher par leurs larmes et leurs cris ; mais ce mal d'ailleurs est le seul qui leur soit arrivé.

FARNSBOURG (*à Frédéric*).

Aperçois-tu maintenant le fruit de nos délais ? Les moines ont vengé la mort de leur abbé : leur succès a été complet, mais ils n'en jouiront pas long-tems, je t'en réponds. Debout, chevaliers ! debout ! Nous marchons

contre le couvent, et je consens que chaque pierre que nous laisserons à sa place dans cet infernal repaire, me ravisse un des jours de ma vie: je jure....

L'ÉVÊQUE.

Point de sermens, mon fils: écoute l'avis que mon amitié m'engage à te donner.

TOUS LES CHEVALIERS.

Ne l'écoutez pas! ne l'écoutez pas!

FRÉDÉRIC.

Mille de tes anathêmes n'arrêteraient pas les effets de notre vengeance!

HENRI.

Garde-les pour tes prêtres sacriléges; quant à nous, tu le sais, nous avons des armes contre ces foudres fragiles.

L'ÉVÊQUE.

Que vous me rendez peu de justice! Jamais, non jamais ma bouche ne pro-

noncera de nouveaux anathêmes contre vous : il y a plus, j'approuve votre vengeance; elle est naturelle, elle est juste, mais pourquoi voulez-vous me ravir la satisfaction d'en régler l'espèce, et d'en ordonner les apprêts.

FARNSBOURG.

Vous ? non, non, vous n'entendez rien à ces sortes d'affaires : ce qui pourrait satisfaire votre cœur ami de la paix, ne serait pour nous qu'un nouveau motif d'être sévère. Laissez-nous faire, et.....

L'ÉVÊQUE.

Votre ardeur gâtera tout. Permettez-moi une seule question.

FROBOURG.

De la diligence, car nous partons.

L'ÉVÊQUE.

Quel est votre but ?

TOUS (*avec bruit*).

De nous venger, de tremper ces épées dans le sang des scélérats.

L'ÉVÊQUE.

Et qui délivrera les dames ?

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Nous ! nous !

L'ÉVÊQUE.

Et comment vous y prendrez-vous pour remplir deux buts si opposés ?

FRÉDÉRIC.

Nos maîtresses seront délivrées d'abord, et ce n'est qu'alors que nous frapperons.

L'ÉVÊQUE.

Le projet est beau, mais qui vous en garantit le succès ? Est-ce la force ouverte que vous comptez employer ? Mais que ferez-vous si vos ennemis exposent

et si je trouve les dames, je vous jure, par le Dieu tout-puissant, qu'elles seront fidèlement remises entre vos mains.

FARNSBOURG.

Le conseil est bon.

FRÉDÉRIC.

Pourvu qu'il ne couvre pas quelque ruse.

L'ÉVÊQUE.

Jeune homme, regarde cette tête; elle est devenue grise dans les voies de l'honneur. Ce ne sera pas au bord du tombeau que je souillerai ma vie par une action infâme. Apprend à discerner ton monde, si tu ne veux t'exposer à verser le sang du juste et de l'innocent.

FRÉDÉRIC (*avec émotion, et lui présentant la main*).

Pardonnez, vénérable seigneur! mon

L'ÉVÊQUE.

Soyez sûrs que mes recherches seront des plus sévères, des plus rigoureuses; si je trouve parmi eux les auteurs du crime, je dis plus, si j'en découvre seulement les fauteurs ou les complices, cette main qui leur donna jadis l'onction sacrée, les dégradera aussitôt; et mes valets, après les avoir liés et garottés, vous les livreront pour en faire justice suivant votre bon plaisir. Mais, si les misérables s'étaient oubliés au point de faire de leur demeure sacrée le théâtre d'une débauche, dont la possibilité seule révolte tous mes sens, alors, après avoir enlevé du monastère les livres, les reliques et les vases consacrés au service des autels, j'en mettrai vos gens en possession, je les engagerai moi-même à y mettre le feu, afin qu'éprouvant le sort de Sodôme et de Gomorre, les scélérats ef-

frayent par ce nouvel exemple de la justice divine tous ceux qui osent abuser de son saint nom pour outrager la décence et la vertu.

FARNSBOURG.

Guide nos pas, homme juste, homme véritablement pieux ; nous te suivrons, semblables aux anges exterminateurs qui entourent le trône du Très-Haut.

L'ÉVÊQUE (*montant à cheval*).

Au nom du Seigneur, qui ordonne de protéger la vertu et de punir le vice.

Les chevaliers le suivirent, la fureur dans le cœur et l'indignation peinte dans leurs yeux ; quelques-uns d'entr'eux seulement restèrent avec leurs varlets, par ordre du comte, afin d'être à portée de sauver ce que les flammes pourraient avoir épargné, quand leur violence viendrait à diminuer et à permettre l'entrée dans le château.

Vers le soir de la troisième journée de marche, le cortége arriva sur les terres du monastère. Les chevaliers avaient passé à la vue du château de Neubourg, et avaient eu la douleur d'apercevoir la bannière bleue des moines, qui flottait au haut de la tour, et semblait défier et braver leur vengeance. L'évêque fit faire halte : il plaça les chevaliers dans un petit bois de sapins qui couvrait le monastère, et lui-même en prit le chemin avec quelques varlets intelligens, discrets, et sur la fidélité desquels il pouvait compter. Les chevaliers ne tardèrent pas à entendre le son de toutes les cloches que les moines mettaient en branle pour honorer l'évêque. L'abbé vint au-devant de lui avec tous ses religieux, et le reçut avec les plus grandes marques de considération et de respect, quoique d'un autre côté sa surprise fut grande de n'avoir pas été prévenu sur cette arrivée.

« Vénérable seigneur et père, lui dit-il, soyez le bien-venu parmi nous, et daignez nous accorder la bénédiction du Seigneur au nom duquel vous avez bien voulu visiter nos humbles et pauvres cellules ». A ces mots, tous fléchirent les genoux, et attendirent avec un religieux silence la bénédiction de l'évêque. Celui-ci, semblable à un pasteur qui compte vers le soir les brebis qu'on lui a confiées, jeta alors un coup-d'œil attentif et sévère sur toute la troupe qui gissait humiliée à ses pieds. Il ne tarda pas à s'apercevoir que l'embarras, et l'inquiétude se peignaient dans les yeux de plus d'un moine, et que plusieurs les baissaient avec précipitation quand ils rencontraient par hasard ceux de l'évêque. Il se recueillit pendant quelques momens; et élevant enfin une voix majestueuse et forte, il dit : « Que la bénédiction du Seigneur soit répandue sur

tous ceux qui marchent dans ses voies; qu'elle soit avec vous, si vous le servez avec fidélité, si vous lui offrez l'hommage de cœurs purs et sans tache ». Il traversa alors la ligne des moines rangés devant lui, et gagna la porte qui conduisait dans l'intérieur du couvent, et dont ses gens s'emparèrent sur-le-champ. L'abbé lui présenta avec soumission toutes les clefs de la maison, et lui demanda respectueusement quelles étaient ses intentions. L'évêque les prit sans répondre, et se fit ouvrir incontinent toutes les cellules qu'il examina avec la plus scrupuleuse attention. Rien de suspect ne s'offrit à ses yeux; il ne vit rien qui fût analogue au motif de ses recherches. Il gagna sans tarder la partie inférieure de l'édifice, en visita tous les coins et recoins; et, à la très-grande surprise de l'abbé, il entra même dans la cave où il trouva à la vérité beaucoup

de vin, mais pas une seule créature humaine. Il remarqua néanmoins, dans les murs, plusieurs fentes ou séparations que l'art paraissait avoir produites, et qui semblaient former l'encadrement de quelque porte cachée. Pour s'en convaincre, l'évêque ordonna aux moines de se retirer; et ne restant qu'avec quelques-uns de ses gens les plus affidés, il s'écria d'une voix forte: « Si l'innocence gémit en ces lieux, qu'elle découvre hardiment le lieu de son séjour, elle trouvera des libérateurs et des vengeurs.... » Loué soit le Dieu miséricordieux, si tu dis la vérité, répondirent sur-le-champ plusieurs voies à la fois. L'évêque, surpris, crut d'abord avoir trouvé ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur; mais une seconde question le tira bientôt de cette douce erreur, et le convainquit que les prisonniers étaient des hommes, et non les dames qu'il cherchait. Il ordonna au

tremblant abbé de reparaître dans la cave, et d'ouvrir les prisons de ces malheureuses victimes. Il fut obéi, et en tira devant lui, du fond d'un caveau, cinq infortunés courbés sous le poids des chaînes. Leurs habits étaient déchirés et pourris par l'humidité de ce cachot ténébreux ; une longue barbe touffue et hérissée achevait de défigurer leurs visages pâles, livides, décharnés, et ajoutait un degré d'horreur de plus à ce tableau déchirant de la misère humaine. Ils tombèrent tous en sanglottant aux pieds de l'évêque, et lui demandèrent la mort s'il ne daignait alléger le fardeau de leurs longues et cruelles souffrances. Le bon vieillard les releva avec douceur, les consola et les remit à ses varlets, avec ordre à eux d'en avoir le plus grand soin jusqu'au lendemain matin. Sans demander compte de leurs fautes et du sujet de leur emprisonnement, l'évêque

menaça l'abbé des peines les plus terribles, s'il ne lui découvrait à l'instant même tous les réduits cachés du monastère, et ne mettait en liberté tous ceux qu'il pouvait y garder en détention. Il ne lui dissimula pas qu'il était fondé à le soupçonner d'être l'auteur ou le complice de l'enlèvement fait dans le château de Frobourg, et il lui signifia que si les dames n'étaient point incessamment rendues, les chevaliers du lion viendraient sûrement eux-mêmes faire, à leur manière, les perquisitions nécessaires. Ce sera votre affaire, ajouta-t-il, si, ne gardant plus alors aucun ménagement, ils portent par-tout le fer et la flamme, et ne font plus de votre monastère qu'un vaste monceau de ruines et de débris. L'abbé, surpris, effrayé, leva les mains au ciel, protesta solennellement et par le serment le plus terrible, qu'il n'avait aucune part, et même nulle

connaissance de cette action coupable; et qu'il se soumettrait sans murmurer aux supplices les plus recherchés, si on pouvait le convaincre du contraire. Une assurance aussi positive, et l'air de sincérité et de franchise dont elle était accompagnée, ébranlèrent l'évêque : il se disposait déjà à envoyer un de ses gens aux chevaliers pour les informer de tout ce qui venait de se passer, et de son embarras, quand un bruit subit l'interrompit et attira toute son attention. En se retournant, il vit Frédéric et Henri Eschenbach et Viesenborn, plus loin les deux comtes qui, joyeux, hors d'haleine, se précipitent au-devant de lui, et lui demandent tous à la fois ce qu'il a fait des dames? Une question aussi inattendue était bien faite pour le surprendre et le dérouter; et ce ne fut qu'après des explications aussi longues que difficiles, qu'il apprit enfin que l'arrivée des che-

valiers était l'effet d'une cruelle méprise. Frédéric avait donné ordre à quelques-uns de ses varlets de se mêler parmi ceux de l'évêque, et de lui détacher un courier, dès qu'on aurait fait une découverte importante dans le monastère. Or, ces gens empressés de servir leur maître, et plus zélés que prudens, avaient entendu dire que l'évêque venait de trouver des prisonniers enfermés dans un cachot souterrain, s'étaient imaginés que ces prisonniers ne pouvaient être que les dames, et s'étaient hâtés d'en porter la consolante nouvelle aux chevaliers. On conçoit le reste : mais qui rendra la douleur dont furent saisis ces généreux guerriers, quand, instruits, par l'évêque, de la nature de l'événement, ils purent encore s'en convaincre par leurs propres yeux, en examinant les cinq infortunés qu'il avait délivrés. Nous n'entreprendrons

pas de la décrire. Conrad, qui s'intéressait vivement à leur satisfaction, mais qui avait fermement résolu aussi de protéger l'abbé, s'il se trouvait innocent, conduisit celui-ci aux chevaliers, et lui enjoignit, pour la dernière fois et avec sévérité, de se justifier, s'il ne voulait s'exposer à la plus sanglante et la plus terrible vengeance. L'engagement devint alors des plus rudes. Frédéric démontra jusqu'à l'évidence, que le monastère s'était déjà rendu coupable de trahison, de meurtre et de rapt; que la fille du comte de Neubourg y avait langui dans une dure captivité, et que les religieux, par conséquent, ne pouvaient point trouver mauvais qu'on vînt y chercher encore ce qu'on y avait déjà trouvé une fois. L'abbé ne fit aucun effort pour justifier son prédécesseur; il ne condamna pas même les nouveaux soupçons des chevaliers; mais il insista

fermement sur son innocence, sur celle de ses religieux, et demanda avec instances qu'on se livrât à toutes les recherches propres à jeter des lumières sur cette affaire.

FROBOURG.

Mais qui nous garantit que ton air d'assurance ne provient pas de la certitude où tu es que ta proie se trouve, par tes soins, à couvert dans quelque autre endroit éloigné du monastère et soumis à ton autorité? N'as-tu point ravi, contre toute justice, le château du comte de Neubourg? Ordonne d'abord qu'on nous y laisse faire les mêmes perquisitions qu'ici, et rends ensuite aux légitimes propriétaires ce que tu leur as méchamment enlevé.

L'ABBÉ.

Je vous accorde sans balancer la première de vos demandes; quand à la seconde, c'est à notre chef, c'est à l'évê-

que à prononcer. Quand les religieux me choisirent pour leur abbé, ils étaient déjà maîtres de ce château, dont ils me confièrent le soin, et que mon devoir m'obligeait, par conséquent, d'administrer comme une propriété de la maison.

L'ÉVÊQUE.

Ce château est l'héritage de Clotilde, fille unique du feu comte de Neubourg. La dernière volonté de ce seigneur, volonté sur laquelle vous établissez tous vos droits, lui a été suggérée par la surprise, la ruse et les manœuvres infâmes de votre ancien abbé. Il n'y a plus de doutes à cet égard. Comment pouvez-vous, d'après cela, rester plus longtems en possession d'une propriété que revendiquent à la fois la religion, la justice et l'honneur.

L'ABBÉ.

Vénérable seigneur et père, vos dé-

cisions sont des ordres sacrées pour moi : je m'y soumets sans murmurer. Je vous remets le château avec le droit d'en disposer en faveur de celle qui en est la propriétaire légitime.

L'ÉVÊQUE (*aux chevaliers*).

Avez-vous encore d'autres prétentions à former ?

FRÉDÉRIC.

Oui, certes ! l'expérience m'a rendu sage et défiant. (*A l'abbé*) Tes assurances, tes sermens, ton air d'innocence ne me séduisent point. Si les dames sont détenues dans le château de Neubourg, tu es un homme mort. Espères-tu peut-être qu'en différant de nous le rendre jusqu'à demain, tu gagneras le tems de prendre tes précautions et de dérouter nos mesures ? Détrompes-toi : ces mesures sont infaillibles ; déjà toutes les avenues du château

sont occupées, gardées par nos gens, et pour te sauver, il ne te reste qu'une voie, c'est de dire la vérité.

L'ABBÉ (*avec fermeté*).

Je n'ai plus rien à vous dire, et je ne crains rien de vos mesures. Il y a plus, je vous remercie de les avoir prises, car elles serviront à faire éclater mon innocence.

FRÉDÉRIC (*avec vivacité, et fixant l'abbé*).

Où sont les clefs du souterrain dans lequel Clotilde de Neubourg a été détenue prisonnière ?

L'ABBÉ

Je n'ai aucune connaissance de ce souterrain ; je ne sais.....

FRÉDÉRIC.

Nos gens en gardent déjà les issues.

L'ABBÉ.

Tant mieux : c'est, pour vous et pour moi, un nouveau motif de tranquillité. Mais, je vous le répète, l'existence de ce souterrain m'est entièrement inconnue.

FRÉDÉRIC.

Mes gens ne tarderont pas à m'instruire du résultat de leurs recherches.

L'ABBÉ.

Puissiez-vous l'attendre avec autant de sérénité que moi ! Regardez ces cheveux gris, ce front sillonné de rides, et demandez-vous si c'est à cet âge qu'on est tenté d'enlever des femmes. Je réponds de moi. Il n'est donné à personne de pouvoir répondre des autres, mais ce que je puis vous certifier avec serment, c'est que, depuis dix jours, aucun de mes religieux n'a quitté sa cellule.

FARNSBOURG.

Il est cependant prouvé qu'il se trouvait des moines parmi les brigands qui ont dévasté le château de mon ami, et enlevé nos filles.

L'ABBÉ.

Soit : mais qui vous a dit que ces prêtres étaient des religieux de mon abbaye ?

FARNSBOURG.

Leurs actions précédentes : je me flatte que nos soupçons ne manquent point de motifs.

L'ABBÉ.

J'en conviens, mais ne précipitez rien ; soyez justes, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que, pour cette fois, vous vous trompez dans vos conjectures.

L'ÉVÊQUE.

Veuille le ciel, mon fils, que tes actions répondent à ton langage, et s'accordent avec lui à prouver ton innocence ! Je dois te le dire cependant, je dois te dire qu'une voix terrible s'élève contre toi ici : c'est celle de ces cinq malheureux que je viens d'arracher à leur cachot. Quels forfaits ont-ils commis pour être punis avec tant de rigueur, et qui t'a constitué leur juge ?

L'ABBÉ.

Leurs noms me sont aussi peu connus que leurs fautes. On me présenta les clefs de leur prison immédiatement après mon élection, et je fus obligé de prêter serment de ne jamais les délivrer volontairement. On m'assura que leurs crimes étaient affreux et bien au-dessus de leur punition, toute terrible que celle-ci

me paraissait. Ils étaient condamnés au pain et à l'eau, et le soin de leur faire passer cette chétive nourriture par une ouverture pratiquée au-dessus du cachot, formait une partie de mes fonctions. Demandez-leur si, depuis le peu de jours que je suis à la tête de cette maison, ils ne se sont point aperçus d'un grand adoucissement dans leur sort ? qu'ils disent si, au lieu de la modique ration prescrite par le monastère, ils n'ont pas reçu souvent une nourriture plus saine, plus abondante et mieux choisie ? Lié par mon serment, j'ai été malheureusement forcé de me borner à ces œuvres de charité.

L'ÉVÊQUE.

Tu as eu tort de le prêter sans examen préalable..... Nous te permettons maintenant de te retirer, et si tu es vraiment innocent, rends grâces à

Dieu, dont la bonté t'a envoyé des juges qui examinent avant que de punir.

L'abbé s'éloigna, et l'évêque tint conseil avec les chevaliers, pour régler et concerter leurs démarches ultérieures. Leur méfiance contre l'abbé avait, à la vérité, beaucoup perdu de sa force; mais elle était bien loin d'être détruite, et ils espéraient trouver le lendemain, dans le château de Neubourg, ce qu'ils avaient cherché en vain dans le monastère. Les deux comtes y envoyèrent en conséquence un renfort de gens armés, avec l'ordre précis de garder exactement toutes les issues et tous les défilés qui y aboutissaient. Quant à l'espoir qu'on avait conçu relativement au souterrain de Clotilde, il fut bientôt détruit par le retour des varlets de Frédéric, qui assurèrent qu'ils en avaient trouvé toutes les portes ouvertes, et les serrures brisées.

et rouillées, preuves certaine que, depuis long-tems, personne n'y avait été renfermé. On ne fut pas plus heureux dans la visite générale que les chevaliers firent ensuite dans toute la maison avec la permission de l'évêque : elle fut poussée jusqu'à la minutie ; rien ne fut négligé, et cependant toutes les peines furent perdues. Cette opération les avait conduits jusqu'à minuit : l'évêque s'était retiré pour prendre du repos, se proposant de les accompagner le lendemain au château de Neubourg, dont il voulait lui-même leur remettre les clefs. Quant à eux, ils résolurent de ne point se coucher, de passer la nuit à deviser, et ils demandèrent du vin au frère qui était chargé du soin de les servir. Celui-ci, en leur versant à boire, souriait toujours d'un air mystérieux, secouait la tête, et soupira même deux ou trois fois d'une manière très-significative.

Frédéric devint attentif : une large cicatrice qui couvrait une partie du front du frère, donna matière à conversation ; et il raconta aux chevaliers qu'il avait été varlet d'arme pendant sa jeunesse ; qu'il avait moissonné cette cicatrice dans la Palestine, et qu'à son retour, les moines, pour le récompenser de son zèle et de ses longs travaux, lui avaient accordé la mince et triste charge dont on le voyait revêtu. « Vous avez, ma foi, raison, ajouta-t-il en finissant, de ne pas les en croire sur parole, et si j'étais à votre place, je sais fort bien que l'église ne serait point exempte de la visite. On ne risque point de déplaire à Dieu en cherchant dans son temple des biens mal acquis que la perfidie y a déposés et cachés. »

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon ami, mon bon vieux cama-

rade de guerre, si la vie monastique n'a point étouffé la noblesse de tes premiers sentimens, révèle-moi avec franchise un secret que ta langue paraît avoir peine à garder; compte sur notre vive, sur notre éternelle reconnaissance. Je te prendrai avec moi, et j'aurai pour toi tous les soins, toute la tendresse d'un père.

LE FRÈRE.

Noble seigneur chevalier, je suis fâché que vous m'ôtiez, par vos promesses, le mérite d'une bonne œuvre que je voulais faire uniquement en considération du salut de mon âme. Je vous raconterai franchement et sans réserve tout ce que je sais, tout ce que je conjecture, et vous en userez ensuite suivant votre bon plaisir.

« Couché, il y a quelques jours, sur mon lit, je fus réveillé tout-à-coup par un bruit extraordinaire. Je me glissai

hors de ma cellule ; et, en suivant la direction de ce bruit, je fus conduit dans notre église que je fus fort surpris de voir très-éclairée. Je me cachai derrière un pilier, et j'eus le loisir d'observer plusieurs chevaliers armés de toutes pièces, et quelques religieux de notre maison, se tenant debout près du caveau mortuaire qui se trouvait ouvert. Ils récitaient à voix basse les prières des morts, et étaient occupés à faire descendre un cercueil dans le caveau qu'ils refermèrent soigneusement dès que cette opération fut achevée. Les chevaliers quittèrent en silence l'église après qu'ils eurent pris congé des religieux, de la manière la plus franche et la plus cordiale. J'attendis que je fusse seul pour me retirer à pas de loup : j'eus le bonheur de regagner ma chambre sans être aperçu ; et je vous assure que, me retrouvant rendu àmoi-même, il est peu de conjectures

auxquelles je ne me sois livré pour m'expliquer les causes de cette singulière aventure. Votre arrivée ici, celle de l'évêque, vos recherches, les siennes, l'inquiétude de nos religieux, tout me prouve maintenant que l'évènement dont j'ai été le témoin doit avoir un rapport éloigné ou prochain avec l'objet de vos sollicitudes. Pourquoi n'essayeriez-vous pas d'examiner ce cercueil de plus près ? Qui vous dit que vous n'y trouverez pas ce que vous cherchez avec tant d'ardeur. Dieu veuille seulement que ce ne soit pas le corps d'une de vos mies, et que ce caveau n'en recèle pas encore plusieurs autres qu'on peut fort bien y avoir déposés avant mon arrivée. Mais, après tout, ne faut-il pas que vous soyez instruit tôt ou tard, et ne vaut-il pas mieux être tiré sur-le-champ d'une incertitude aussi cruelle, que de languir et de vous tourmenter sans cesse

comme vous le faites ? » Dès le commencement de cette intéressante narration, tous les chevaliers s'étaient rapprochés du frère, et avaient formé un grouppe autour de lui : ils l'écoutaient avec avidité, ils avaient l'air de dévorer toutes ses paroles ; mais que devinrent-ils, quelle fut leur anxiété, quand ils lui entendirent retracer la circonstance du cercueil, quand surtout il leur fit part de ses sinistres conjectures à cet égard ? Mornes, immobiles, n'osant même respirer, ils regardaient le frère, et semblaient délibérer s'ils voulaient ajouter foi à ses paroles, ou le taxer de mensonge. Frédéric fut le premier qui reprit courage : il ranima ses esprits, et ordonna au frère d'allumer un flambeau et de le conduire au caveau. Les trois autres amans se joignirent aussitôt à lui : quant aux deux comtes, ils marchèrent à quelque distance derrière eux, et il fal-

lut les soutenir, parce que leur cœur était brisé, et qu'ils croyaient marcher au convoi funèbre de leurs enfans. On arriva : la pierre, quoique grande et fort pesante, fut enlevée dans un instant, et tous suivirent avec précipitation leur guide dans le caveau. Ils eurent la consolation de n'y trouver qu'un seul cercueil, dont les quatre coins soutenaient de grands sceaux noirs attachés à des rubans de la même couleur. Quel sera le chevalier assez courageux pour rompre ces sceaux lugubres, pour porter ensuite un œil curieux dans ce cercueil découvert ? Tous craignent de l'entreprendre, tous tremblent d'y trouver une fille, une amante ; tous veulent espérer encore, et suspendre le coup qui doit les frapper. Enfin les deux comtes ordonnent aux amans de s'écarter, et enjoignent à d'autres chevaliers de s'avancer pour découvrir le cercueil.

Ils obéissent : une femme morte, dont les mains sont chargées de chaînes, paraît à leurs regards effrayés. Trois poignards placés l'un à côté de l'autre, étaient enfoncés jusqu'à la garde dans son cœur, et le projet des meurtriers était sans doute qu'ils s'y rouillassent ainsi. Un voile épais qui couvrait le visage de l'infortunée fut soulevé par l'un des chevaliers, et tous les assistans respirèrent plus librement quand il déclara que la morte lui était absolument inconnue. On s'avance, on se presse pour se convaincre encore mieux de la vérité de cette consolante nouvelle : mais bientôt on voit reculer et frémir les deux comtes, ainsi qu'Eschenbach, et Viesenborn, qui assurent unanimement que la femme inconnue n'est autre que la mère de Clotilde, la veuve du comte de Neubourg. Cette dame s'était trouvée dans le château de Frobourg lors de

l'expédition contre l'évêque de Constance : il était donc clair que c'était de cet asyle que les brigands l'avaient enlevée, et c'était en s'en retournant, sans doute, qu'ils l'avaient immolée à leur barbare fureur. Sa cruelle destinée toucha tout le monde, et d'autant plus vivement, qu'elle faisait présager que les autres dames n'avaient pas été plus heureuses qu'elle.

Ils se disposaient à se rendre chez l'abbé, qu'ils ne faisaient plus aucune difficulté de regarder comme l'auteur ou le complice principal de ce crime affreux, quand un chevalier remarqua une feuille de plomb, placée au-dessus de la tête de la morte : il la prit et la présenta à Frédéric, qui, après l'avoir examinée, y trouva gravées les paroles suivantes : « *Triple est notre alliance ; trois poignards ont percé le cœur de la perfide, trois autres pendent à nos côtés, et*

trois sont déjà levés pour frapper les téméraires qui oseraient entreprendre de venger sa mort!». Eh! dussiez-vous, s'écria Frédéric, en faire briller mille à mes yeux, je n'en braverais pas moins vos lâches fureurs! Nous te suivrons tous, répondirent à l'instant les autres chevaliers, nous te suivrons tous! et ils en firent le serment en étendant leurs mains sur le cercueil. Cette cérémonie achevée, ils regagnèrent le parvis de l'église, après avoir emporté avec eux la feuille de plomb et les sceaux qui pouvaient leur servir à faire, par la suite, des découvertes plus intéressantes.

Leur premier mouvement fut de se précipiter sans délai dans la chambre de l'abbé, et de le prendre rigoureusement à partie; mais les deux comtes s'opposèrent à cette démarche, parce qu'ils desiraient, avant tout, instruire l'évêque

de l'horrible découverte qu'ils venaient de faire. Celui-ci écouta en frémissant cet affreux récit, il fit éclater le plus violent courroux contre l'abbé, et le manda sur-le-champ en sa présence, pour lui prononcer son arrêt de dégradation et de mort. L'abbé parut : il écouta avec sérénité la terrible accusation que les chevaliers intentaient contre lui, et quand ils eurent achevé, il leur dit avec assurance : « Ecoutez-moi paisiblement, et ne prononcez que quand j'aurai fini : il y a eu la lune dernière neuf ans, que neuf chevaliers, armés de toutes pièces, parurent vers minuit à la porte de notre monastère. Je faisais alors les fonctions de portier, et j'ouvris sur leurs instances. Ils demandèrent à parler à l'abbé : je les lui présentai. « Nous venons, dit l'un d'entr'eux, nous venons, révérendissime père, vous faire une prière dont nous attendons le

succès de votre justice et de votre bonté. Trois cents nobles chevaliers viennent de s'unir pour se soutenir et se défendre mutuellement ; mais ils ont besoin d'un caveau funéraire qui doit être réservé pour leur seul usage, et comme il y a des places de reste dans votre église, ils espèrent que vous voudrez bien leur en céder une ; bien entendu que nous vous en témoignerons notre reconnaissance.» L'abbé consentit sans balancer : les chevaliers lui comptèrent trois cents florins d'or, et il s'engagea à leur faire creuser et arranger trois caveaux de neuf aunes de longueur sur autant de hauteur et de largeur. Ils promirent en outre de payer trois florins d'or pour chaque cercueil qu'ils viendraient déposer dans un desdits caveaux, et la même somme pour la messe de *requiem* qui serait chantée pour le mort. Ils n'ont jamais manqué à cette parole, et quand ils vinrent avec

des cercueils, ce fut constamment à l'heure de minuit; toujours très-respectueux envers les religieux qui les recevaient dans ces occasions pour réciter avec eux les prières des morts, ils leur ont annoncé, la lune dernière, qu'ils prenaient notre monastère sous leur protection immédiate et particulière. Cette promesse fut remplie avec la même fidélité que la première, car quand, immédiatement après, mes religieux marchèrent contre le château de Neubourg qu'ils réclamaient de vous comme une propriété du monastère, ils furent joints pendant la nuit par quatre-vingt-un de ces chevaliers, qui leur promirent de combattre vaillamment pour eux. La cession volontaire que vous avez faite du château, a rendu ce secours inutile, et j'en rends grâces à Dieu, car, suivant toute apparence, bien du sang eût coulé en cas d'attaque.

Au moment que la neuvième année se terminaient, ils achevaient de remplir le premier caveau : ils le scellèrent soigneusement, et me donnèrent une lettre que je devais remettre à celui qui serait un jour assez audacieux pour tenter de violer ce sanctuaire. Il y a quelque tems qu'ils ont déposé derechef un seul cercueil, et c'est très-probablement celui que, trop précipitamment peut-être, vous avez jugé à propos d'examiner. Puissiez-vous ne point vous en repentir !

FARNSBOURG.

Tous ces cercueils étaient-ils scellés de même ?

L'ABBÉ.

Oui, mais je vous jure, au reste, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que nous ignorions tous parfaitement quelle était l'espèce de morts que les chevaliers en-

terraient dans notre église. Nous devions nous imaginer, et nous avons effectivement cru, que c'étaient les corps de leurs camarades tués dans les combats, et c'est dans cette opinion que nous leur avons accordé ce dernier asyle et le secours de nos prières.

FRÉDÉRIC.

Où est la lettre qu'ils vous ont remise en scellant le caveau?

L'ABBÉ.

Je vais vous la chercher : je vous prie seulement de ne pas oublier que vous aurez à faire à bien forte partie.

FARNSBOURG.

Nous ne craignons pas des gens qui sont obligés de se cacher et d'agir toujours dans les ténèbres. Nos actions, à nous, sont franches, ouvertes, en évidence à tous les regards. Qu'ils se pré-

sentent, s'ils l'osent, nous leur apprendrons à insulter, comme ils l'ont fait ; nos plus chers alliés, à égorger des femmes, et à se rire de l'appui que nous accordons aux malheureux !.... Où est la lettre ?

L'abbé ne tarda pas à l'apporter, et le comte de Farnsbourg ordonna à Frédéric d'en briser les trois cachets, de l'ouvrir et d'en lire le contenu. Il obéit, et lut ce qui suit : « Audacieux et té-
» méraire, trois fois trois cents poi-
» gnards sont tirés contre toi. L'ana-
» thême prononcé par trois papes et
» par neuf évêques, frappera ta tête
» criminelle, si tu oses rompre le sceau
» qui ferme l'entrée de notre caveau.
» Ta main et ton pied se sécheront,
» ton corps entier sera paralysé, car
» ces sceaux et ce caveau sont chargés
» de malédictions et imprégnés des sucs
» empoisonnés d'herbes malfaisantes

» qui corrompront toute la masse de
» ton sang. Renonce à ce coupable pro-
» jet, et respecte la puissance des trois
» fois trois unis. Si tu desires nous con-
» naître de plus près, attends que la
» lune soit dans son plein, et rends-toi
» alors à l'heure de minuit vers un sen-
» tier croisé dont la pointe conduit à
» une église ; tu y trouveras toujours
» un de nos confrères prêt à te rendre
» raison. »

Trois croix étaient empreintes au bas de cette lettre, dont le contenu remplit l'évêque et l'abbé de la plus grande frayeur. « J'espère, dit le premier à Farnsbourg, que tu renonceras à ta téméraire entreprise, et que tu ne braveras point un danger aussi grand, aussi manifeste ? »

FARNSBOURG.

Certes, si je pouvais être sûr de trou-

ver mes filles dans le caveau, toutes ces menaces ne m'arrêteraient point. Notre cause est juste : le ciel pourrait-il nous punir de chercher à la soutenir ? Au reste, puisque les inconnus nous offrent une explication, puisqu'ils nous font un défi public, je veux bien, jusqu'à cette époque, suspendre mon jugement, et ne point les condamner irrévocablement..... Quand la lune sera-t-elle pleine ?

L'ABBÉ.

Elle l'était il n'y a que trois jours.

FARNSBOURG.

Et l'on croit que j'aurai la patience d'attendre aussi long-tems ? non, en vérité..... Peut-être reviendront-ils ici avant le terme qu'ils ont fixé pour notre rendez-vous (*à l'abbé*) : promettez-moi d'accéder à la prière que je vais vous faire.

L'ABBÉ.

Pourvu qu'elle se rapporte à la plus grande gloire de Dieu, et qu'elle soit conforme aux sentimens de ma conscience et aux devoirs de mon état.

FARNSBOURG.

Pourrais-tu présumer le contraire de ma part? Ne crains rien, assieds-toi et écris (*l'abbé obéit*). « Chevaliers inconnus, vous avez égorgé, de la » manière la plus barbare, une veuve » innocente. J'ai trouvé son corps dans » le monastère de Sainte-Marie, et mes » chevaliers ont juré avec moi, sur ces » restes sanglans, de tirer vengeance » des assassins. Des brigands ont attaqué, dévasté, incendié le château de » mon fidèle allié, le comte de Frobourg, et ils ont enlevé sa fille et » les miennes. Je vous attribue ce lâche » attentat, je vous en accuse par cette

» présente missive, et je vous somme
» de comparaître en champ clos, afin
» que les jugemens de Dieu décident
» entre vous et nous. Vous m'avez in-
» vité, par votre lettre qui m'a été
» remise par l'abbé, à me trouver près
» des chemins croisés, au moment de
» la prochaine lune; je vous préviens
» donc que vous trouverez très-cer-
» tainement un de mes chevaliers sur
» chacun de ces chemins que vous in-
» diquez. Mais si vous ne comparais-
» sez pas, vous ne trouverez point
» mauvais que je déshonore publique-
» ment votre union, et que je fasse
» clouer à des potences vos sceaux, dont
» je possède quatre empreintes, afin
» que chaque honorable chevalier ap-
» prenne à connaître votre troupe de
» sang, et à la traiter suivant ses mé-
» rites. — Le comte Bennon de Farns-
» bourg, chevalier du pays de Souabe,

» et capitaine de la vénérable union » du lion. »

L'abbé promit de remettre exactement cette lettre, et comme le soleil commençait déjà à se montrer au-dessus des sapins de la forêt, les deux comtes ordonnèrent qu'on se mît en marche vers le château de Neubourg, que l'abbé s'engageait derechef à remettre à ses légitimes propriétaires. On était déjà à cheval, quand on se ressouvint des pauvres prisonniers que l'évêque avait délivrés, et en demandant de leurs nouvelles, on apprit avec surprise que vers le matin, ces cinq infortunés avaient terminé leurs souffrances et rendu paisiblement l'esprit au milieu des prières de tous les religieux assemblés autour d'eux. On crut généralement qu'ils avaient succombé victimes de la joie causée par leur délivrance imprévue, et du passage trop subit d'un atmosphère

grossier à un air pur et léger. Les prisonniers n'avaient cessé de s'en plaindre, et avaient même prié qu'on les ramenât dans leur cachot. Plusieurs d'entre les chevaliers, et avec eux l'évêque et les deux comtes, mirent sur-le-champ pied à terre pour se convaincre de la vérité de cet étrange récit. Ils ne tardèrent point à voir qu'on ne les avait point trompés, et ils ordonnèrent aux religieux de leur accorder une sépulture honorable, en regrettant vivement que le sentiment aigu de leurs propres peines les eût empêchés de prendre des informations plus particulières sur le nom et l'état de ces tristes victimes. (Nous prévenons nos lecteurs qu'une curiosité moins distraite attache probablement au sort de ces prisonniers, que l'histoire des chevaliers du lion renfermant encore plus d'une page, il est très-vraisemblable que la suite des événemens nous don-

nera des notions plus détaillées et plus précises sur cette touchante aventure.)

Les chevaliers, si cruellement trompés dans leurs plus chères espérances, ne quittèrent point sans soupirer les murs de ce fatal monastère ; la journée était superbe, un soleil brillant et radieux, qu'aucun nuage n'obscurcissait, éclairait magnifiquement tout l'horizon et vivifiait toute la nature, mais le cœur des chevaliers était insensible à la joie, car ils voyaient souffrir leurs frères d'armes sans pouvoir les soulager, et l'état de ces derniers était vraiment digne de pitié. En vain l'évêque qui se trouvait au milieu d'eux, employait pour les consoler toutes les ressources de la religion, de la raison et de la sensibilité, les blessures étaient trop profondes pour pouvoir si tôt se cicatriser. La dernière espérance qui les avait soutenus jusqu'alors venait également de disparaître, car

pouvaient-ils espérer de retrouver leurs filles, leurs amantes, après avoir vu la veuve de Neubourg si cruellement assassinée, elle qui avait été de la société des autres dames, et qu'on ne pouvait raisonnablement soupçonner de les avoir quittées. Ces tristes conjectures ne furent que trop fortifiées à leur arrivée dans le château de Neubourg, car Viesenborn, son ancien défenseur, et qui en connaissait tous les réduits, présida à la scrupuleuse et minutieuse recherche que firent les chevaliers, et cette tentative n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Le lendemain, l'évêque qui voyait que le but de son voyage était manqué pour le moment, résolut de retourner à Constance. Il prit congé des chevaliers après leur avoir promis solennellement de revenir dès que la providence leur aurait rendu les objets de leurs vœux. Il leur

donna sa bénédiction avec une émotion qui prouvait sa sensibilité et son sincère attachement pour ses nouveaux amis; et il les exhorta vivement à ne pas désespérer de la bonté divine, dont les faveurs nous sont souvent accordées au moment même que la prudence humaine n'envisage plus d'espoir de salut.

Après son départ on tint conseil sur ce qu'il y avait ultérieurement à faire à cet égard, et la majorité fortifiée par l'avis des deux comtes, résolut que ces derniers se retireraient en Suabe dans le château de Farnsbourg, pendant que les chevaliers divisés en quatre bandes se dirigeraient vers les quatre points cardinaux pour tâcher d'apprendre quelque chose de certain sur le sort des dames et sur l'espèce des brigands qui les avaient enlevées. Le capitaine de l'union ordonna seulement que tous les chevaliers fussent de retour chez eux avant le plein

de la lune, afin que ce moment arrivé, il y eût du monde prêt pour le rendez-vous indiqué par les inconnus.

Frédéric prit avec sa bande le chemin du château de son père. Il comptait parmi les siens, Henri son frère, Eschenbach et Viesenborn. Ils espéraient, avec assez de fondement, que le château de Frobourg devait plus que tout autre lieu leur fournir les renseignemens qu'ils desiraient avec tant d'ardeur, car il n'était guère probable que tous les habitans sans exception en eussent été tués ou faits prisonniers; et en admettant même cette supposition extrême, les voisins devaient du moins exister encore, et pouvaient fort bien avoir remarqué l'armure des brigands, en donner le signalement, indiquer la route qu'ils avaient prise, et le traitement qu'en avaient reçu les dames. Animés par cet espoir, ils pressèrent leur marche avec la plus

grande vivacité ; à peine prirent-ils le repos et la nourriture nécessaires, et par cette diligence extraordinaire ils atteignirent déjà vers la fin du troisième jour la montagne du sommet de laquelle le château de Frobourg commandait naguère avec fierté à toute la vallée de l'Ifen. Une fumée épaisse et noire s'élevait encore du milieu des murs dégradés, et quand le vent soufflait avec quelque violence, on voyait encore de tems en tems la flamme qui partait de dessous les décombres et les débris. Quelques vassaux du comte, animés par le peu de chevaliers qui restaient encore, couraient çà et là sur les remparts et dans les ouvrages, cherchant à découvrir ou à sauver ce que la fureur des flammes pouvait avoir épargné. Quand ils s'aperçurent de l'approche d'étrangers armés, ils se réunirent sur-le-champ, se mirent à couvert derrière les décombres, se dis-

posèrent à faire une défense vigoureuse ; et ne se rassurèrent que quand ils furent parfaitement convaincus que c'était le fils de leur seigneur qui les appelait. Il les rassembla tous avec soin autour de lui, et les questionna avec avidité sur tous les objets dont il croyait pouvoir tirer un adoucissement pour ses peines. Les valets du château furent ceux qu'il interrogea avec le plus d'exactitude, mais comme ils avaient été des premiers à chercher leur salut dans la fuite, il n'en put tirer que des conjectures vagues et incertaines, car ils s'imaginaient, entre autres, que les brigands étaient des alliés de Rothberg, venus pour venger sa mort. Frédéric fut bien plus content du récit d'un des vassaux de son père, qui ayant sa maison au milieu du bois, y avait vu défiler les brigands dont tout le cortége s'était même arrêté pendant une heure sur son terrein. Il racontait qu'il

avait vu près de trois cents chevaliers portant tous des armures noires avec des chaînes d'or en sautoir, lesquelles soutenaient trois croix réunies. Ils conduisaient au milieu d'eux Claire, Adélaïde, et les autres demoiselles étrangères qui habitaient depuis quelque tems dans le château de Frobourg. Les chevaliers avaient demandé de l'eau pour ces dames qu'ils traitaient avec infiniment de respect, en ne cessant de les assurer qu'elles n'avaient rien à craindre pour leur honneur et pour leur vie. L'un des chevaliers qui portait une chaîne plus large et des croix plus grandes que les autres, s'était donné sur-tout des peines particulières pour consoler les dames, et avait fait serment à Claire, qu'elles reverraient un jour leurs amans pour ne plus s'en séparer. Cette assurance si positive et faite avec un grand air de franchise, avait contribué plus que tout le

reste à adoucir le vif chagrin de ces dames, qui ne firent plus aucune résistance pour monter les chevaux qu'on leur présenta, et pour partir. A quelque distance de cette première troupe, on en voyait marcher une autre, mais beaucoup moins considérable : il s'y trouvait quelques prêtres qui conduisaient un cheval sur lequel était étendu un corps mort dont le vassal n'avait pu cependant distinguer le sexe ni les traits.

Quoique ce récit renfermât encore plus d'un sujet d'inquiétude et de chagrin, quoique rien sur-tout ne prouvât que les promesses des chevaliers inconnus fussent loyales et sincères, les amans trouvèrent cependant un grand soulagement dans la certitude que leurs maîtresses n'avaient point été égorgées comme la dame de Neubourg. Frédéric fit encore le même jour toutes sortes de dispositions pour la reconstruction du

château; il en adressa le plan à son père, en le priant d'en presser l'exécution; et ces arrangemens faits, il se mit dès le lendemain matin sur la route que les inconnus avaient prise avec les dames. Quand ils eurent gagné l'issue de la forêt et pendant qu'ils délibéraient sur le chemin qu'ils avaient à prendre, ils virent venir à eux un hermite monté sur une ânesse: ils lui ordonnèrent d'arrêter, et lui demandèrent si depuis quelque tems il n'avait point vu dans ces environs des chevaliers conduisant des dames au milieu d'eux. Il répondit affirmativement, et assura qu'ils avaient tous pris le chemin de Berne. La description qu'il fit des dames ne laissa aucun doute à Frédéric; et la seule chose qu'on trouva étrange dans ce récit de l'hermite, fut que les chevaliers dont il parlait ne portaient plus d'armures noires, mais des blanches et de très-luisantes. Ils avaient,

ajouta-t-il, des écharpes bleues brodées en argent, et leurs cimiers étaient surmontés de panaches de la même couleur. On ne voyait plus de prêtres, plus de corps mort parmi eux; et les dames qui avaient à la vérité l'air triste et abbattu, paraissaient d'ailleurs assez résignées à leur sort; elles causaient justement avec un des chevaliers, quand lui hermite les salua. Il en avait été considéré avec une ardente curiosité, et leurs regards s'étaient souventreportés sur lui, lors même que le cortége avait déjà entièrement défilé. Toutes ces circonstances racontées avec ingénuité, avec un grand air de vérité, déterminèrent nos chevaliers à presser vivement leur marche sur ce même chemin qui les avait mis jusqu'alors à même de recueillir des renseignemens si précieux, et ils atteignirent le même soir une hôtellerie où ils apprirent que les inconnus et les

dames avaient passé la nuit, il y avait onze jours. Mais quelle fut la surprise de Frédéric et de ses amis, quand ils apprirent que les dames avaient soupé à la même table avec les inconnus, que la gaîté avait présidé à ce repas, et qu'elles avaient rempli elles-mêmes les coupes que leurs ravisseurs ne cessaient de boire à leurs santés. Une passion nouvelle et déchirante, la triste et sombre jalousie vint augmenter leurs tourmens, et ils maudirent de bonne foi l'amour, s'il était vrai qu'il pût produire des fruits aussi amers. Rêveurs, mornes et silencieux, ils ne s'étaient pas communiqué encore les sentimens divers qui les agitaient ; mais quand l'hôte, continuant sa cruelle narration, eut ajouté que, ne se bornant point à ces libertés déjà si coupables, les dames avaient non-seulement permis qu'on leur ravît des baisers, mais qu'elles avaient même fini

par en accorder sans beaucoup de façons, alors l'explosion devint générale, et dans la fureur qui les transportait, les pauvres chevaliers, si indignement abusés, jurèrent solennellement et s'engagèrent mutuellement à tirer une vengeance éclatante de leurs rivaux, et surtout à punir d'une manière terrible les femmes inconstantes et perfides qui avaient oubliés si vite leurs sermens et les premiers devoirs de la pudeur. Ils quittèrent avant le jour ce lieu funeste où ils avaient recueilli ces tristes renseignemens, et se remettant en route sur les traces de leurs infidèles, ils parvinrent le même soir dans une autre hôtellerie où elles avaient également passé la nuit, il y avait douze jours. Ils délibérèrent long-tems avant que de se résoudre à chercher de nouvelles lumières sur une conduite aussi extraordinaire; mais quand l'extrême curiosité eut vaincu enfin les

incertitudes de la défiance, ils eurent la douleur d'apprendre des événemens bien plus déchirans encore que les précédens. Les dames, racontait l'hôte, avaient été assises plus d'une fois sur les genoux des chevaliers, et plus d'un baiser avait été donné et rendu. Il y a plus, cet homme paraissait fermement persuadé qu'elles étaient les épouses de cinq des principaux d'entre ces inconnus, attendu qu'elles avaient passé la nuit avec eux dans le même appartement.

Quel pinceau pourra rendre les orages qui s'élevèrent dans le cœur de nos chevaliers, au récit de ces terribles détails d'une perfidie sans exemple ! Tout était perdu, tout sentiment de bonheur était détruit : l'espérance même était éteinte. La vengeance et la mort devenaient leurs seules ressources, animaient seules encore leur âme courbée sous le poids de l'affliction; mais quel état que celui

d'un homme qui ne peut plus vivre que par la passion, et qui se croit forcé de tremper ses mains dans le sang d'une femme qu'il regardait, peu d'instans auparavant, comme le soutien de sa vie et la seule source de son bonheur ! Agités par ces idées sinistres, ils continuèrent leur route ; mais ils perdirent bientôt entièrement les traces des dames : car, parvenus à la pointe d'une grande et épaisse forêt, ils apprirent, à la vérité, par des paysans, que le cortège s'y était engagé, mais personne n'avait eu la curiosité de le suivre ; et comment pouvait-on maintenant s'attendre au bonheur de retrouver des traces perdues dans un bois où les sentiers se multipliaient et se croisaient à l'infini ? Aussi toutes leurs recherches devinrent-elles inutiles, quoique stimulées par l'amour de la vengeance, et après plusieurs journées de courses et d'aventures de toute

espèce ; ils se virent enfin forcés de se réunir à Frédéric, leur chef, qui leur avait donné rendez-vous au milieu du bois, et que la fortune n'avait pas traité plus favorablement qu'eux. Ils le joignirent à l'entrée de la nuit, et le trouvèrent assis sous un chêne touffu, et rêvant à ses malheurs : « Camarades, s'écria-t-il en les voyant, ne perdons pas courage ! les perfides ne nous échapperont point ; mais d'autres soins nous appellent dans ce moment : regardez la lune, et songez au défi des meurtriers de la dame de Neubourg ; regardez, nous touchons au terme qu'ils nous ont désigné ; ne permettons pas que ces téméraires nous attendent en vain, si tant est qu'ils aient l'audace de nous braver ainsi : qui nous dit d'ailleurs que nous ne trouverons pas dans cette nouvelle expédition des lumières sur les objets que nous avons cherchés si inutilement

ici ? » Tous les chevaliers applaudirent au discours de Frédéric, et après quelques heures de repos, ils se levèrent, montèrent à cheval, et se mirent en disposition de suivre son conseil.

Ils arrivèrent au château de Farnsbourg la veille du jour que la lune devait prendre tout son plein. Tous les habitans, ayant les deux comtes à leur tête, se précipitèrent, pour ainsi dire, à leur rencontre. Mais ces vieillards respectables frémirent bientôt en voyant les traces du chagrin, du sombre désespoir qui étaient empreintes sur le visage des chevaliers. Sans proférer une parole, ils les prirent par la main et les conduisirent dans l'appartement de la dame châtelaine, où ils les exhortèrent à raconter sans ménagemens le mauvais succès de leur expédition. L'expérience des vieillards, leur raison plus mûre, leur jugement plus exercé,

leur firent trouver plus d'une invraisemblance dans le récit et dans les présomptions des jeunes chevaliers : ils les engagèrent vivement à se défier des apparences, à songer aux événemens du même genre qui avaient déjà produit une si funeste méprise et de si tragiques aventures. Comment concevoir que des dames qui avaient reçu une éducation soignée, qui s'étaient constamment distinguées par la noblesse, par l'élévation de leurs sentimens, qui avaient donné à leurs amans les preuves les moins équivoques d'une tendresse aussi vive que sincère, pussent oublier tout d'un coup ce qu'elles devaient à leur naissance, à leurs amis, à elles-mêmes, pour se ravaler à l'état déshonorant de maîtresses de quelques misérables brigands? La comtesse de Farnsbourg, sur-tout, écouta avec une vive indignation les accusations des chevaliers.

Ses yeux, creusés depuis long-tems par la douleur et les larmes, s'animèrent d'un feu nouveau; la pâleur de son teint disparut, elle se leva avec dignité, ne daigna pas défendre ses filles, mais assura avec chaleur que jamais elle ne donnerait son consentement maternel au chevalier assez lâche ou assez dépourvu de bon sens pour ajouter aussi légèrement foi à de pareilles absurdités. Louis, fils du comte de Farnsbourg, se rangea aussi du côté de sa mère, et protesta envers et contre tous en faveur de l'innocence de la belle Adélaïde. Il regretta beaucoup de n'avoir point été admis au nombre de ceux que son père avait envoyés à la recherche des dames, parce qu'il aurait déjà, disait-il, trouvé les moyens de faire tenir un autre langage à l'infâme calomniateur.

Les chevaliers, intéressés à s'accuser

eux-mêmes de trop de précipitation dans leur jugement, écoutèrent sans colère la vive semonce de la dame de Farnsbourg et de son fils : ils se surent même le plus mauvais gré de n'avoir point recherché avec plus de soin si le narrateur qui leur avait donné ces sinistres nouvelles n'y était point engagé par quelques vues particulières. Ces réflexions tardives les décidèrent à demander pardon aux parens des jeunes personnes, et à protester de ne jamais concevoir désormais des idées si défavorables, sans y être autorisés par les preuves les plus convaincantes et les plus claires.

On ne s'occupa plus alors que des chevaliers inconnus, et de l'entrevue qu'on devait avoir avec eux pendant la prochaine nuit. Plusieurs chevaliers furent commandés sur-le-champ par le comte de Farnsbourg, pour aller se

poster sur les chemins croisés, même les plus éloignés, afin qu'on fût sûr de rencontrer les inconnus ; et tous les autres sentiers furent occupés de même par des vedettes. Ils reçurent l'ordre de se conduire avec le plus de dignité possible, de s'informer impérativement du nom, de l'état de ces adversaires nouveaux, et de leur demander satisfaction au nom de l'union qu'ils avaient offensée. Vers le soir, Frédéric, à la tête de ses fidèles camarades ordinaires, et ayant à ses côtés le jeune Louis de Farnsbourg, prit aussi son essor, et dirigea sa marche vers le monastère voisin des religieux de Saint-Benoît, attendu que cette église se trouvait précisément placée à la pointe d'un grand chemin croisé. Ils attendirent dans la forêt que l'heure de minuit s'approchât, et quand ils eurent jugé le moment favorable, ils quittèrent leur

retraite, et s'avancèrent avec beaucoup de résolution vers la croix plantée au milieu du chemin. La nuit était sombre et lugubre; des nuées orageuses se montraient du côté des montagnes, et les éclairs seuls jetaient une clarté momentanée sur les objets, car d'épais nuages couvraient le disque de la lune, et interceptaient sa lumière. Le vent du sud soufflait avec violence, il élevait, il chassait devant lui des tourbillons de poussière, et faisait tourner, avec un sifflement aigu, la girouette de la grande tour du monastère. Tout, dans les environs, paraissait livré aux douceurs du repos, le silence était profond, et n'était interrompu quelquefois que par l'appel de la caille ou par la voix glapissante des chiens du voisinage. Souvent les chevaux, effrayés, effarouchés par les insectes qu'envoyaient en foule les bois et les marais, soufflaient avec une pré-

cipitation qui indiquaient leur terreur, remuaient avec violence leurs crinières, secouaient leurs mors, et contribuaient ainsi, par tous leurs mouvemens, à augmenter l'horreur du lieu et la mélancolie profonde des chevaliers. Au moment que la cloche sonna minuit, ils entendirent de loin le bruit de gens qui arrivaient sur eux. Mettre l'épée à la main et se serrer coude à coude, fut l'affaire d'un clin-d'œil. On vit alors arriver sept chevaliers sans armures, sans lances, sans épées; ils mirent pied à terre non loin de la croix, et postèrent leurs varlets sur les flancs. Ils parurent ne faire aucune attention à la troupe de Frédéric, et quelques-uns même d'entr'eux, en approchant de plus près, n'avaient point l'air de la voir ou de la regarder.

FRÉDÉRIC.

Qui êtes-vous? et que faites-vous ici?

L'UN DES CHEVALIERS INCONNUS.

Nous attendons les chevaliers noirs, et nous desirons être reçus dans le sanctuaire de leur union. Si vous êtes envoyés par eux, vous nous trouverez prêts à vous suivre.

FRÉDÉRIC.

Pauvres imprudens que vous êtes? Qu'allez-vous faire? Fuyez au plus vîte. L'armure de vos chevaliers est noire, dites-vous, mais leurs actions le sont bien plus encore; et si vous êtes amis de l'innocence, si vous avez le noble projet de défendre les opprimés, retirez-vous d'ici, nous le répétons; sinon, vous ne tarderez pas à être les victimes de votre crédulité et de votre bonne foi.

UN CHEVALIER INCONNU.

Si ce langage est la première épreuve de votre union, nous ne pouvons que nous féliciter, car nous sommes si bien

convaincus de la noblesse de votre façon de penser et de la pureté de vos intentions, qu'il nous faudrait bien d'autres preuves qu'une simple allégation pour nous engager à renoncer à nos projets : daignez plutôt nous en faciliter le succès ; répondez à nôtre vive impatience d'être reçus parmi vous, et agréez d'avance l'hommage de toute notre reconnaissance.

FRÉDÉRIC.

Hommes séduits et abusés, ne rejetez pas nos salutaires avis. Comme vous, nous attendons ces chevaliers ; mais, ce n'est point pour être reçus parmi eux, car notre résolution est de leur faire sentir le poids de notre juste vengeance. Encore une fois hâtez-vous de quitter ces lieux. Si vos vues sont droites, vous méritez tout notre intérêt ; nous devons réitérer nos instances, et vous prévenir que vous courez les ris-

ques de contribuer à incendier des châteaux et à enlever des femmes sans défense.

UN CHEVALIER INCONNU.

Ces actions ne nous effrayeront pas, dès que nous serons convaincus qu'elles sont entreprises pour une fin louable. Cessez donc ces subterfuges qui blessent notre confiance en vous, et hâtez-vous plutôt de répondre à ce que nous avons droit d'espérer et d'attendre de vous.

FRÉDÉRIC.

Ne vous flattez pas d'une pareille complaisance de notre part : attendez avec nous le dénouement ; je desire, j'espère même qu'il vous ouvrira les yeux.

Frédéric avait à peine achevé cette phrase, qu'il observa que les vitraux de l'église du monastère voisin renvoyaient tout-à-coup une très grande lumière,

et immédiatement après, ses oreilles ainsi que celles de ses camarades, furent frappées du bruit produit par le pas de plusieurs chevaux qui s'avançaient vers eux. La curiosité, mais bien plus encore le desir de la vengeance anima le courage de nos chevaliers : ils piquèrent des deux, et vinrent barrer le chemin sur lequel le cortége des arrivans devait nécessairement passer. Vingt-sept chevaliers, dont les armures étaient noires, parurent au même instant ; ils se formèrent sur deux lignes, de manière que les chevaliers du Lion se trouvaient au milieu d'eux, et ils défilèrent ainsi sans faire la moindre attention à ce qu'ils voyaient, à ce qu'ils entendaient. Au moment que le dernier se disposait à passer, Frédéric baissa sa lance et lui en présenta la pointe.

FRÉDÉRIC (*avec chaleur*).

Ce n'est point là notre compte, che-

valier : il faut au moins que l'un d'entre vous me prête le collet, et se dispose à remplir les engagemens des autres.

LE CHEVALIER.

Sois le bien venu, brave chevalier du Lion, sois le bien venu ! Je t'aurais déjà présenté ma main, si je n'étais pas convaincu que tu dédaignes notre amitié. Nous avons reçu et lu la lettre du capitaine de ton union, et vous pouvez tous être sûrs que vous recevrez des lumières sur notre conduite et la satisfaction que vous vous croyez en droit d'exiger. Attends ici ; il faut que je fasse venir un de nos chevaliers, nommé *Crains-Dieu ;* il est chargé pour toi d'une commission de la part de notre capitaine.

FRÉDÉRIC (*avec fierté*).

Soit ; je l'attendrai ici.

Le chevalier inconnu rejoignit alors sa troupe, qui s'arrêta aussitôt. Neuf

chevaliers conduisirent vers l'église les sept étrangers postés près de la croix, et les autres, ayant leur chef à leur tête, revinrent joindre Frédéric.

LE CHEF DES INCONNUS.

Noble chevalier, quel est ton nom?

FRÉDÉRIC.

Je m'appelle Frédéric, comte de Frobourg; je suis chevalier de l'union généreuse du lion, dont le capitaine m'envoie vers vous pour vous demander satisfaction et vous sommer de comparaître en champ-clos, afin de vous purger par le jugement de Dieu.

LE CHEF.

Nous honorons les braves, et nous nous garderons bien de tremper nos mains dans leur sang. Quant à la satisfaction que vous demandez, elle vous sera accordée, et j'espère qu'elle répondra à votre attente.

FRÉDÉRIC.

Il vous sera bien difficile de remplir vos promesses à cet égard.

LE CHEF.

Apprends à connaître notre conduite, et à ne point précipiter ton jugement. Nous n'avons point attaqué, pillé et brûlé le château de ton père : ce n'est point par nous que ses vassaux ont été emmenés prisonniers, que vos dames ont été enlevées. Ces violences ont été commises par ceux de Friedau de Dornegg, de Monchstein, vos anciens ennemis, qui cherchaient depuis longtems une occasion de se venger, et à qui votre absence l'a fournie.

FRÉDÉRIC.

Et tu crois m'imposer par ce mensonge, par ce conte absurde.....

LE CHEF.

Tu te prépares bien des repentirs, en continuant de nous juger comme tu le fais. Ecoute jusqu'au bout..... Nous traversions votre bois, quand nous rencontrâmes ces brigands chargés de butin. Nous remarquâmes des femmes éplorées au milieu d'eux, et nous les sommâmes de leur rendre la liberté, ou de nous prêter le collet. Ils eurent la lâcheté de choisir le premier parti, et ils se dispersèrent dans la forêt avec le reste de leur proie. Nous avons trouvé la veuve du feu comte de Neubourg parmi ces dames : nous avions des raisons pour la traduire devant notre tribunal, pour la juger, et elle a été trouvée coupable. Que son sang retombe sur nos têtes, s'il a coulé injustement !

FRÉDÉRIC (*avec émotion*).

Oui, certes, il retombera sur vos

têtes, il les accablera de son poids; il les écrasera!

LE CHEF.

Qu'il nous soit fait comme tu l'annonces, si le juge éternel nous trouve coupables!

FRÉDÉRIC.

C'est ce que nous ne déciderons point ici..... Où sont ces dames que vous prétendez avoir délivrées? qui vous a donné le droit de les retenir prisonnières?

LE CHEF.

Elles vivent: elles se portent bien, vous les reverrez..... (*une grosse cloche sonne trois coups*). Je suis forcé de vous quitter; des devoirs sacrés m'appellent: dès que je les aurai remplis, nous nous rejoindrons; mais si vous desirez nous connaître de plus près, vous

pouvez nous suivre à l'église, il vous est permis d'y entrer.

En achevant ces mots, le chef des inconnus pique des deux sans attendre la réponse de Frédéric, et prend, avec tous ses camarades, le chemin de l'église. Frobourg résolut de le suivre avec tous les siens. L'assurance qu'ils venaient de recevoir que les dames vivaient encore, cette satisfaction qu'on leur avait promise, le ton positif des inconnus, l'air de mystère, enfin, qui couvrait cette aventure, tout servit à les décider, à presser leur marche, à leur donner des ailes. Ils entrèrent dans l'église, au moment que les chevaliers noirs se formaient en cercle autour du grand autel magnifiquement éclairé par un grand nombre de lampes. On voyait, au milieu d'eux, les sept chevaliers sans armures; un prêtre, revêtu de ses orne-

mens sacerdotaux, monta les degrés de l'autel; et après avoir récité, à voix basse, quelques prières, il se tourna vers les assistans, en leur parlant ainsi : « Voici de rechef le moment de la » pleine lune; votre mère vous a char- » gés de rassembler des épis : votre » moisson a-t-elle été heureuse? a-t-elle » été abondante? »

LE CHEF.

Nous avons cherché avec soin, nous avons travaillé sans relâche, mais nous avons trouvé peu de froment; et l'ivraie, hélas! n'est que trop abondante : regardez ces sept chevaliers; ce sont les seuls que nos paroles, que nos avis aient pu émouvoir; ils sont pleins de courage et de zèle : leurs bras défendront l'église contre les infidèles conjurés pour sapper les fondemens du roc sur lequel elle est assise.

LE PRÊTRE.

Qu'ils s'approchent de moi, ces généreux guerriers, qu'ils viennent recevoir la bénédiction du Seigneur ! (*les sept chevaliers s'avancent, et le prêtre leur impose les mains*). Soyez les bien venus, au nom de cette mère éplorée, qui soupire après vous, qui a besoin de l'effort de vos bras : vos combats seront difficiles, je dois vous l'avouer, mais aussi votre récompense sera-t-elle aussi durable que brillante ! Suivez-moi dans le sanctuaire, afin que je vous rende enfans de l'Eternel et chevaliers de la véritable église.

Le prêtre quitta alors l'autel : les candidats le suivirent, et leur marche fut fermée par tous les autres chevaliers formés en cercle.

Frédéric délibérait, avec ses camarades, sur ce qu'ils avaient à faire, quand

un prêtre vénérable s'approcha d'eux. Il les invita à le suivre dans le monastère; et après leur avoir fait traverser le grand corridor, il les conduisit dans une petite chambre, dont les murs étaient couverts de tapis bleus. « Attendez ici, leur dit l'ecclésiastique, que les chevaliers aient terminé leur besogne : ils vous rejoindront dès qu'ils seront libres, et ils se feront un plaisir de passer le reste de la nuit avec vous. » Il se retira, et nos chevaliers s'approchèrent d'un grand bouclier appendu à l'un des paneaux du mur, et sur lequel une grande croix était peinte. Ils la considéraient avec beaucoup d'attention, quand tout-à-coup le plancher entier manqua sous leurs pieds, et les fit descendre lentement dans une caverne très-obscure et profonde, où ils eurent tout le loisir de maudire leur crédulité, leur impru-

dence et la scélératesse des brigands ; qu'ils accusaient d'avoir employé ces ruses coupables pour les attirer et les prendre dans leurs filets.

LES CHEVALIERS DU LION.

SECONDE PARTIE.

LES CHEVALIERS DU LION.

PENDANT que ces bons chevaliers, victimes de leur confiance, tombaient ainsi dans les filets que la ruse leur avait tendus, l'orage qui n'avait menacé d'abord que le sommet de la montagne, s'était approché avec autant de rapidité que de fureur. De sombres nuages enveloppaient toute la vallée, et semblaient annoncer une destruction générale. On n'apercevait de tems en tems que l'effrayante lumière des éclairs; on n'entendait que le bruit éclatant du tonnerre, rendu, répété par tous les échos de la montagne. Un ouragan terrible vint déraciner les arbres, et en lancer

les débris au loin dans les airs. Poussées, chassées par lui, les nuées amoncelées sont brisées contre les rochers, et tombent de toutes parts en torrens dans la vallée : elle ne présente bientôt plus que l'aspect d'un lac large et profond. Parmi ceux qui furent, pendant cette nuit désastreuse, la proie des ondes, se trouvèrent aussi les varlets de Frédéric et de ses compagnons : obligés de chercher un abri dans le fort du bois, où ils se croyaient plus en sûreté, ils ne tardèrent pas à être emportés et submergés par un torrent qui se précipita sur eux du haut de la montagne.

Déjà le soleil commençait à paraître ; et cependant le tonnerre grondait encore dans le lointain, et la pluie continuait d'inonder la terre. Le comte de Farnsbourg, ainsi que son hôte, le comte de Frobourg avaient passé sans dormir cette nuit orageuse ; placés maintenant

tous deux à une fenêtre, ils examinaient avec anxiété la route que les chevaliers devaient prendre pour leur retour. Ils s'imaginèrent d'abord que l'ouragan et l'inondation, encore visibles par-tout, étaient la cause de leur retard; mais quand le plus beau jour vint succéder à la tempête, sans que personne se présentât pour les consoler, de nouveaux chagrins, les plus vives inquiétudes vinrent s'emparer de leurs cœurs. Ils résolurent de faire faire, de concert, les recherches les plus exactes, et d'y présider en personne. Conduits par leur sollicitude, ils ne tardèrent pas à atteindre la rivière qui coulait le long de la vallée. Au moment qu'ils en traversaient un gué pour prendre des informations dans le monastère placé sur l'autre bord, les varlets qui suivaient remarquèrent un cheval mort étendu sur la rive. C'était le cheval de bataille du jeune comte de

Farnsbourg, et à deux pas de là, se trouvait le cadavre de l'écuyer, dont la main était encore tendue vers la bride. Les cris de ces varlets eurent bientôt attiré les deux vieillards, qui, instruits de la cause des clameurs, sautèrent à bas de leurs chevaux pour aller à la recherche des corps de leurs enfans. Ce serait blesser la sensibilité de nos lecteurs, que de vouloir leur retracer dans toute son étendue l'inquiète et tendre sollicitude de ces excellens parens : leur douleur fut grande, indicible, mais à pure perte, car leurs enfans vivaient encore, renfermés seulement dans une prison souterraine dont la sortie ne sera peut-être pas au-dessus de leurs efforts ou des bienfaits de la providence. Pour mieux juger de cette possibilité, abandonnons les deux comtes, et retournons à nos chevaliers, dont la condition était des plus affligeantes, plus insupportable

à leurs yeux que la mort même. Aucune nourriture n'avait jusqu'alors appaisé leur faim, aucune boisson n'avait étanché leur soif ardente, et ils redoutaient avec raison le malheur de succomber victimes du plus affreux des besoins. Toute la circonférence, tous les coins, tous les détours de la caverne avaient déjà été examinés, visités avec la plus scrupuleuse attention, mais aucune ouverture, aucune issue n'ayant été aperçue, ils prirent le parti d'attendre avec fermeté une mort qui paraissait désormais inévitable. Ils venaient de se prêter mutuellement le serment de ne montrer aucune faiblesse à son approche, quand une porte de fer qui se trouvait dans l'enfoncement le plus reculé, vint à s'ouvrir. Un varlet qui portait à la main un flambeau allumé, se présenta et les somma séchement de

lui livrer leurs armes. Ils refusèrent avec fierté. « La mort seule peut nous les enlever, s'écria Frédéric », et il allait saisir au collet le téméraire varlet, quand celui-ci se sauva avec promptitude en refermant la porte avec fracas. Le flambeau lui était tombé des mains : Henri le ramassa, et tous ensemble se précipitèrent alors vers la porte pour tâcher d'en faire sauter les serrures. « Pauvres mortels, s'écria tout-à-coup une voix qui partait du haut de la caverne, vous vous épuisez en vains efforts : neuf portes égales en force et en solidité à celle que vous avez la présomption de vouloir briser, s'opposeront successivement à votre sortie. La première suffit pour anéantir vos forces et pour briser ces épées dont vous vous servez pour les seconder. Comment franchirez-vous tous ces obstacles ? Prenez un parti

plus modéré : déposez vos armes, et je viens à vous, vous porter des paroles de consolation et de paix.

FRÉDÉRIC.

Nous avons juré de ne remettre ces armes qu'entre les mains de la mort ; ce serment sera gardé.

LA VOIX.

Nobles chevaliers, votre indomptable courage commande l'estime, et il augmente mon admiration. Ah ! si j'avais seulement neuf chevaliers semblables à vous, rien ne pourrait borner mes entreprises ! Gardez ces armes, gardez-les toujours pour l'accroissement de votre renommée et de votre gloire, et pourquoi ne puis-je pas dire aussi pour le service de Dieu ! Promettez-moi de ne point les tourner contre moi, de ne point songer à la vengeance, et je suis à vous dans un instant.

FRÉDÉRIC.

Viens, mais désarmé, c'est le plus sûr moyen d'être respecté par nous.

LA VOIX.

Je viendrai comme vous le désirez; je vous apporterai de quoi réparer vos forces, mais j'insiste sur la parole que je vous ai demandée.

FRÉDÉRIC.

Viens, je te garantis libre entrée et sortie.

LA VOIX.

Vous êtes gens d'honneur, je me fie à vous, et j'arrive.

Bientôt après, un chevalier âgé et de l'air le plus respectable se fit voir dans le souterrain. Quelques varlets, portant différens mets, le suivaient, et se retirèrent après les avoir déposés sur un banc pratiqué dans le rocher. Des flam-

beaux qu'ils avaient placés en même-tems dans plusieurs endroits de la caverne, y jetèrent un très-grand jour. Le vieux chevalier était vêtu d'un pourpoint noir. Ses cheveux gris, son air ouvert et honnête, ses regards pleins à-la-fois de douceur et d'assurance, inspiraient le respect ; et une large cicatrice, imprimée sur son front, prouvait qu'il avait droit de l'exiger. Les chevaliers adossés au rocher, l'épée haute et armés de leurs écus, attendirent dans cette position le sujet de la venue de l'inconnu. Celui-ci s'avança, et présenta, avec affabilité, sa main à Frédéric.

FRÉDÉRIC (*avec une noble fierté*).

Nous ne prodiguons point notre amitié si légèrement : c'est la sûreté seulement que nous t'avons promise ; et notre main ne pressera la tienne, que

quand tu seras parvenu à justifier ta conduite.

LE VIEUX CHEVALIER.

Que vous rendez peu de justice à mes intentions! Votre amitié est devenue un besoin pour mon cœur. Parlez, dites, que faut-il faire pour la mériter ?

FRÉDÉRIC (*avec amertume*).

Certes, la manière est nouvelle! je n'avais pas entendu dire encore, que pour réussir à inspirer des sentimens de bienveillance, il fallût avoir recours à la ruse, à la duplicité, à la trahison.

LE VIEUX CHEVALIER.

Comme toi, j'ai toujours préféré les voies de la loyauté et de la droiture; mais quand on s'éloigne avec obstination, quand on se refuse avec empressemens, quand des ordres supérieurs sur-

tout nous commandent, il est permis peut-être. . . . . Mais j'oublie que vous avez des besoins pressans à satisfaire. Ces mets, ce vin vous sont destinés : daignez en user sans réserve. Je conviens que sur ce point mes chevaliers n'ont point saisi l'esprit de mes intentions ; et si j'avais été ici au moment qu'on s'est saisi de vous, vous n'eussiez point eu à vous plaindre de nous à cet égard. Qui sait mieux que moi que la faim, loin de dompter l'intrépide lion, ne fait, au contraire, qu'enflammer sa noble fureur ? (*Il verse du vin*). Buvez, chevaliers, buvez !

FRÉDÉRIC.

Vieillard, si ton cœur démentait tes discours, si ces paroles mielleuses couvraient la plus noire des perfidies, si du poison mêlé à ce vin. . . .

LE VIEUX CHEVALIER.

Vous avez acquis le droit de concevoir des soupçons, mais il me sera bien facile de les dissiper (*il avale le vin qu'il avait versé dans l'une des coupes*). Boirez-vous maintenant? Je vous le répète : vous n'avez plus rien à craindre ; et c'est à force de soins et de bienfaits, c'est par la persuasion que nous tenterons désormais de vous faire goûter nos projets.

Les chevaliers, rassurés par l'action et par les discours du vieillard, ne persistèrent pas plus long-tems dans leur refus : les coupes firent la ronde, et la douce chaleur du vin eut bientôt ranimé leurs forces abattues.

LE VIEUX CHEVALIER.

Je vous dois compte de nos actions, et je suis venu pour vous le rendre. Vous me voyez sans armes devant vous :

soyez mes accusateurs, et attendez-vous à des réponses dictées par la plus pure franchise. Interrogez, je suis prêt à me justifier.

FRÉDÉRIC.

Des bandits ont profité de l'absence de mon père pour attaquer et pour dévaster son château. Ses varlets....

LE VIEUX CHEVALIER.

J'ai déjà répondu à cette question. Nous préserve le ciel d'une pareille lâcheté! Ce sont ceux de Friedau et de Dornegg qui ont tiré de vous cette coupable vengeance. Je vous le prouverai facilement, et je suis prêt à me réunir à vous pour attaquer et pour punir ces traîtres.

FRÉDÉRIC.

On a vu des prêtres parmi eux, et n'ai-je pas lieu de présumer que tous ces prêtres de la contrée sont de vos amis?

Nous en connaissons à la vérité plusieurs, mais nous savons choisir nos amis. Les bandits, d'ailleurs, n'avaient conduit avec eux que leurs chapelains, et ceux-ci remplissent parfaitement leur place dans cette compagnie. Fugitifs apostats de leur ordre, j'en connais trois surtout qui ont cherché un asile dans le château de ces brigands : ils en sont les apologistes et leurs plus dignes camarades. Indulgens pour des crimes qu'ils commettent journellement eux-mêmes, ils font un trafic honteux des miséricordes divines, et abusant du pouvoir qu'ils ont reçu du ciel, ils insultent à sa longanimité et à toutes les lois de l'honneur; mais j'espère bien que les misérables tomberont tôt ou tard sous les coups vengeurs des braves chevaliers de notre union.

FRÉDÉRIC.

A merveille!.... Cela étant, je retire ma première plainte ; mais j'en ai une autre à former bien plus grave, et sûrement des plus fondées. Vous avez arraché nos dames des mains de leurs ravisseurs, vous les avez entraînées avec vous, vous leur avez donné de nouveaux fers, et vous nous cachez, avec obstination, le lieu de leur séjour. Comment justifierez-vous cette étrange conduite ? De quel droit retenez-vous prisonnières des femmes dont le sort est lié au nôtre ? Quelles sont vos vues en les refusant à nos empressemens ?

LE VIEUX CHEVALIER.

C'est à notre courage seul qu'elles doivent leur délivrance : croyez-vous qu'on renonce si facilement au prix d'une telle victoire ? Notre conduite envers elles a établi leur sûreté : les

abandonner après le combat, c'eût été les exposer à de nouveaux hasards. Depuis quand les avez-vous réclamées ? D'ailleurs, et quel dédommagement comptez-vous nous proposer pour les dangers que nous avons courus ? Telles seraient mes réponses à vos questions, si je ne faisais valoir que des droits ordinaires, si les sentimens de l'amitié et de la bienveillance n'étaient point les règles de mes démarches : loin de moi, au reste, tout détour indigne d'un chevalier, qui se trouve en présence d'un autre chevalier, et qu'il veut fixer sans rougir : je parlerai ouvertement, je parlerai sans déguisement; mon cœur seul guidera mon langage : Je suis le chef d'une union puissante. Semblable à un chêne élevé et touffu, elle étend vers toutes les contrées de la terre ses branches fortes et robustes. Les membres qui la composent excèdent de près

de vingt fois le nombre de ceux qui forment la vôtre; mais, je l'avoue avec franchise, ils n'ont pas su égaler encore votre rare constance, votre patience dans les travaux et les dangers, votre noble fierté, cet indomptable courage qui vous distingue. Le cercle de nos actions embrasse toute la terre; le vôtre est circonscrit dans la seule Allemagne, et cependant la renommée s'épuise à vous célébrer; l'habitant de l'Asie et celui de l'Europe ne prononcent votre nom qu'avec respect, et tous les méchans tremblent devant la puissance de l'intrépide lion. Rassemblés, il y a neuf lunes, autour du tronc maternel, les vingt-sept rejetons ont exalté les prouesses de votre union; je fus chargé de la mettre à l'épreuve, et de tâcher de l'enter sur la nôtre. Je jurai de remplir cette commission, et on me délégua plein-pouvoir d'employer, suivant les

circonstances, les voies de la douceur ou celles de la ruse. Votre capitaine me dispensa du choix des premières par son expédition hardie contre l'abbé du monastère de Sainte-Marie, expédition que tu consommas avec tant de succès. Elle n'obtint point mon approbation, mais je ne pus me défendre d'admirer et ton courage et ta prudence. Quand les foudres de l'Eglise vous eurent frappés, je conçus l'espoir de terminer par ma médiation cette funeste querelle, et de mériter ainsi votre confiance et votre alliance : mais votre redoutable épée sut devancer nos mesures, et vous conquîtes l'amitié d'un évêque qui, plus d'une fois, osa rejeter les offres de la nôtre. Un hasard heureux remit enfin vos fiancées entre nos mains. Si j'eusse pu parvenir à faire prédominer mon avis, elles seraient déjà rendues depuis long-tems à vos empressemens, et peut-

être cette courtoisie de notre part vous eût-elle pliés à nos vues ; mais mes camarades d'armes crurent avoir des motifs d'en agir autrement, et en conséquence de cette résolution, vos dames ont été conduites dans un monastère d'Italie, où elles vivent à l'abri de tout danger.

LES CHEVALIERS (*tous ensemble et avec feu*).

Quoi ? dans un monastère ? Vous voudriez ? malheur à vous !

LE VIEUX CHEVALIER.

Ne m'interrompez pas ; j'espère que vous finirez par être contens de moi. Les loix de notre union commandent impérieusement le célibat à tous les membres dont elle est composée ; l'intention de notre fondateur était louable : il voulait resserrer les liens de notre fraternité, et il croyait qu'on combattait avec plus de

courage quand on n'était point tourmenté par des incertitudes sur le sort d'une épouse, d'enfans tendrement chéris. Il ne me convient pas de décider s'il a rempli son but, mais cette loi existe encore, et dès-lors je la respecte. D'après cela vous concevrez facilement qu'il était de notre intérêt d'empêcher le mariage de cinq chevaliers des plus intrépides et sur lesquels nous n'avons pas cessé de compter malgré tous nos désarrois. Nous espérions, non sans fondement, que vous ne découvririez point les ravisseurs de vos dames, et que vous persisteriez à les croire entre les mains des bandits, mais dans la supposition même que vous dûssiez être assez bien servis par la fortune pour trouver nos traces, nous avions eu soin de gagner et d'instruire quelques hôtelliers qui devaient exciter puissamment votre jalousie par le récit d'infidélités préten-

dues, vous éloigner de ces femmes coupables, et vous rapprocher ainsi de nous. Bientôt après nous fûmes instruits que cette ruse avait eu le plus parfait succès, et que, pleins de fureur et de rage, vous aviez renoncé à vos poursuites et à vos recherches. Nos espérances s'accrûrent, et ayant trouvé immédiatement après le cartel que vous aviez déposé dans le monastère de Sainte-Marie, avec la désignation du lieu du rendez-vous, nous résolûmes de vous attirer dans nos filets par de nouvelles embûches; vous ne deviez en sortir que pour entrer dans notre union.....

FRÉDÉRIC.

Tu te trompes, tu t'abuses, car.....

LE VIEUX CHEVALIER.

Patience : de grâce écoutez-moi jusqu'au bout. Notre ruse était inutile, je le sais. La franchise de mon récit, les

aveux que je viens de vous faire, vous prouvent que telle est mon opinion. Nous avons réussi à vous décevoir, mais cette victoire a été sans fruit pour nous. Les cœurs purs et sans défiance de vos chevaliers, ces cœurs que tant de candeur me rend si chers, ont été facilement surpris : entraînés comme vous, et comme vous renfermés dans des souterrains, ils y attendent que Frédéric de Frobourg, leur chef, ait prononcé sur la résolution qu'ils ont à prendre. C'est par quelques-uns d'entr'eux que j'ai appris, trop tard à la vérité, qu'il vous est impossible de faire partie de notre union ; qu'au moment de votre réception dans la ligue du lion, vous avez fait serment de ne jamais l'abandonner, de lui rester exclusivement fidèles. Nous détestons le parjure, nous honorons tous les engagemens formés sous les auspices de la vertu, et malgré

nous nous sommes forcés de renoncer à vous réunir d'une manière étroite et directe à notre société.

FRÉDÉRIC.

Quelles peuvent donc être vos intentions ?

LE VIEUX CHEVALIER.

Je t'en instruirai en peu de mots. Notre union a deux buts principaux (1). L'obstacle qui s'oppose à votre alliance étroite avec nous vous interdit à jamais la connaissance du premier de ces buts : quant au second, vous allez être convaincus qu'il se distingue par les plus nobles caractères. Chaque chrétien, quel-

(1) Dans le moyen âge, on connaissait ces chevaliers sous le nom de *Chevaliers noirs*. Le premier but de leur institution sera vraisemblablement développé dans la suite de cette histoire. Cette union n'eut pas une longue

que soit son rang, peut, même sans nous être uni, aspirer à connaître cette fin et à la remplir. Ne te refuse point, chevalier, aux vœux ardens que je forme à ce sujet. Promets-nous pour toi et pour ton union de prendre, pendant une seule année, une part active au succès de nos louables desseins, de l'accélérer avec zèle, avec courage; et ta liberté, celle de tes compagnons d'armes, la délivrance prompte sur-tout de toutes vos dames deviendra le prix de cet engagement.

Cette déclaration précise rendit subi-

---

existence, et la plupart de ses membres, dans la vue de mieux remplir ce qui formait la seconde partie de leur engagement, s'unirent aux *ensifères* et aux templiers : c'est là la raison du silence que gardent à leur égard les annales des tems les plus voisins de notre âge. (*Note de l'auteur*).

tement la joie à tous nos chevaliers. Un ardent amour, un amour vivement senti ne remplit jamais le cœur de l'homme de sentimens plus délicieux et de desirs plus impérieux, que quand, après de longues traverses, il voit luire une espérance inattendue. Entraînés, agités par cette douce émotion, nos chevaliers n'auraient point balancé à condescendre sur-le-champ aux propositions du vieillard, si la considération de leur état présent, et le souvenir de toutes les ruses qui les y avaient soumis, n'eussent appelé la réflexion à leur secours. Frédéric fut le premier qui sut commander à son cœur, et qui commença à parler. « Avant d'accéder à vos vues, dit-il, il faut que j'en connaisse la nature. Un homme, un chevalier du lion ne se décide qu'à bon escient. Ce qui s'est passé jusqu'à présent est bien propre à nous

rendre circonspects, et à justifier cette mesure de notre prudence.

LE VIEUX CHEVALIER.

Tu sauras tout : tu pourras peser avant que de choisir.

FRÉDÉRIC.

Ne tarde donc pas à satisfaire notre curiosité. On a droit de se défier d'une œuvre dont l'éloge exagéré précède la connaissance de sa bonté réelle.

LE VIEUX CHEVALIER.

Les membres de notre union ont contracté l'engagement solennel et sacré d'employer tous leurs efforts pour tirer de l'oppression les églises de l'Orient, et celui de combattre à outrance ces Sarrazins cruels qui menacent d'une destruction générale les chrétiens affligés. Vous ne pouvez ignorer leur état funeste, leur total abandon; et un héros

chrétien pourrait-il voir avec indifférence les lieux que honora la naissance du sauveur du monde, indignement profanés par les ennemis de son nom ? Mes sens frémissent à la seule idée de ce sacrilège outrage, et mon dernier soupir sera consacré à en détourner, autant qu'il sera en moi, les horribles effets. Si vos sentimens sont purs, si vous êtes véritablement les protecteurs de l'innocence et les vengeurs des opprimés, remplissez la plus noble partie de ce devoir sacré, et soutenez l'arche sainte de l'Eglise éplorée ; songez à ses maux, à ses angoisses, à ses douleurs sans cesse renaissantes. Elle vous tend les bras, courez essuyer ses larmes et défendre ses enfans, qui sont vos frères : c'est là l'objet de ma mission vers vous ; il est digne de vous de la remplir, et je vous ai annoncé le prix que j'y mettais.

FRÉDÉRIC.

Les lois de notre union exigent que nous maintenions de préférence la paix et la sûreté de l'Allemagne, notre patrie; elles veulent que nos compatriotes soient, avant tout, l'objet de nos sollicitudes et de notre zèle : il ne m'est point permis de courir d'autres hasards sans le consentement de notre capitaine-général.

LE VIEUX CHEVALIER.

S'il eût été de votre expédition, ma conduite serait tracée : à son défaut, j'ai recours à celui que tous les prisonniers s'accordent à reconnaître pour leur chef. Ils lui ont subordonné leur résolution; et c'est de toi que j'attends une prompte décision, et le prix de tant de peines et de travaux. J'ose me flatter que tu n'auras rien à objecter contre un projet digne de ton courage et de tes sent-

mens, puisqu'il doit servir à la défense de l'Église et des opprimés. Votre capitaine pourra-t-il désapprouver des motifs si purs, affaiblir des raisons aussi victorieuses ?

FRÉDÉRIC.

Qui t'empêchait donc de t'adresser directement à lui ? pourquoi recourir à tant de ruses, à des détours qui font peu d'honneur à un ordre de chevaliers ?

LE VIEUX CHEVALIER.

Cette tentative n'est point la première : votre capitaine a éconduit tous les députés que nous lui avons envoyés pour l'exhorter à se croiser ; il a écouté, sans en être touché, les discours éloquens par lesquels nos prêtres lui peignaient les malheurs et l'affliction de l'Eglise. Ce n'est qu'après tant d'efforts inutiles,

qu'on m'ordonna d'employer la ruse contre cet homme obstiné. Je t'en ai fait l'aveu sans rougir, parce que la gloire de Dieu, que nous avions pour objet, sanctifiait toutes nos démarches (1). Les reproches qu'on pourra me faire me toucheront peu, et rien ne m'empêchera de tirer tout le parti possible de l'événement heureux qui t'a livré entre mes mains. C'est à toi à prononcer maintenant, et à diriger ma conduite.

FRÉDÉRIC.

Le puis-je, après la certitude que tu

---

(1) On voudra bien faire attention que cette opinion était celle du tems. Les annales des chevaliers du lion attestent qu'obstinés d'abord à refuser de prendre la croix, ils finirent par y être déterminés par une suite des ruses dirigées contre eux. (*Note de l'auteur*).

viens de me donner, que notre capitaine désapprouve cette démarche ?

LE VIEUX CHEVALIER.

Ah ! s'il en connaissait l'utile importance, il changerait bien vîte d'opinion : mais l'avenir l'éclairera, et il nous rendra grâces un jour de l'avoir fait participer aux mérités infinis qui nous attendent. Plus de cent de ses chevaliers sont dans notre dépendance ; leurs écuyers et leurs chevaux sont entre nos mains : les tiens seuls ont été les victimes de l'ouragan qui, pendant la nuit dernière, a dévasté toute la vallée. Je viens d'apprendre qu'ils ont été trouvés par vos pères, et que ce spectacle effrayant a rempli de douleur le cœur de ces vieillards tremblans sur votre sort. Hâtez-vous donc de prendre une détermination qui vous mette à même de les consoler et de les tirer d'une situation

aussi pénible pour vous que dangereuse pour eux.

FRÉDÉRIC.

Barbare, tu as trouvé l'endroit sensible de mon cœur, et si tes paroles ne sont pas l'expression d'une ruse nouvelle, je n'éprouve que trop toute l'amertume de cet état d'anxiété.

LE VIEUX CHEVALIER.

Et vos dames, les avez-vous déjà oubliées? Savez-vous que, plus que jamais, elles soupirent après leur délivrance? que collées sans cesse aux barreaux de leurs fenêtres, elles mesurent d'un œil avide toute l'étendue de la contrée, et vous accusent d'être indifférens à leurs peines et à leurs soucis? (*à Louis*) Jeune chevalier, si tu n'as pas renoncé à l'espoir de posséder Adélaïde, hâte-toi d'unir tes prières aux miennes, car la damoiselle, ne se flat-

tant plus de te retrouver, a résolu de prendre le voile, et il m'est sévèrement interdit de m'opposer à l'exécution de ce dessein.

LOUIS.

Ah! je ne la trouve que trop vraisemblable cette funeste résolution! (*Avec le ton d'un suppliant.*) Frédéric, ami choisi par mon cœur, songe à Adélaïde, songe à ta sœur!

FRÉDÉRIC (*à tous les chevaliers*).

Que faire, mes amis? parlez, ouvrez-moi votre cœur.

HENRI.

Le désespoir déchirera-t-il le cœur sensible de notre père?

VIESENBORN.

Nos amantes succomberont-elles sous le poids de leur vive affliction?

serons-nous enterrés pour jamais dans cette horrible caverne?

FRÉDÉRIC.

Eh bien, vous l'emportez! je prends sur moi seul toutes les suites de cette détermination. (*Au vieux chevalier*) Ces chevaliers que la ruse et l'artifice ont fait tes prisonniers, te promettent par ma bouche de porter pendant un an les armes contre les infidèles, à condition que tu rendras la liberté à nos dames, avec promesse de ne plus attenter à leur sûreté et à leur repos.

LE VIEUX CHEVALIER.

Je m'y engage au nom de ma puissante union, dont vous ne tarderez pas d'obtenir une déclaration plus authentique encore. Qu'à dater de ce jour, une alliance étroite nous unisse, que toute division, toute méfiance cessent, et jurons-nous une franche et mutuelle

assistance. Braves amis et camarades, venez sur mon cœur, sur ce cœur qui n'a obéi qu'à regret à des devoirs trop sévères, et qui eût préféré de ne s'ouvrir qu'à la plus tendre affection.

FRÉDÉRIC.

Tout n'est pas dit encore, et.....

LE VIEUX CHEVALIER.

Je sais ce que tu as à proposer, et ta parole me suffit. Je n'ignore pas que jamais le lion ne fausse sa foi et ne trahit ses engagemens. Si je n'ai pas le bonheur de t'inspirer la même confiance, j'ai perdu le droit de m'en plaindre, et tu as celui de nourrir des soupçons. Proposes toi-même les conditions, demande ma personne pour ôtage, et les momens que je passerai au milieu de vous seront réputés les plus heureux de ma vie.

FRÉDÉRIC.

Quelle est l'époque fixée pour la dé-

livrance des dames ? Quand seront-elles rendues à nos vœux, à nos empressemens ?

LE VIEUX CHEVALIER.

On compte six journées de chemin jusqu'au monastère où elles vivent à cette heure, cependant l'amour qui donne des ailes peut abréger d'une journée entière cette distance bien grande sans doute pour votre impatience. Si vous êtes décidés à vous y rendre en personne, je vous pourvoirai d'un guide et je vous remettrai cet anneau. En le montrant à l'abbesse, vous serez mis sur-le-champ en possession de ce qui fait l'objet de vos vœux (*il lui présente l'anneau*).

FRÉDÉRIC.

Chevalier ! oserais-tu encore nous tromper après avoir rempli nos cœurs de cette douce espérance ? Pourrais-tu.....

LE VIEUX CHEVALIER.

Y songez-vous bien ?..... Je viens de m'engager à vous rendre la liberté ainsi qu'à vos dames, si vous consentez à porter pendant un an les armes contre les infidèles. Puis-je trahir ces engagemens sans vous donner la faculté de renoncer aux vôtres, et croyez-vous sérieusement que je perdrai ainsi de propos délibéré le fruit de toutes les peines que je me suis données ? En vous remettant en liberté et en vous refusant néanmoins celle des dames, ne blesserai-je point toutes les règles de la prudence ? n'agirai-je point directement contre mes véritables intérêts ? Certes, je connais assez le redoutable lion pour savoir qu'il faut bien se garder de le déchaîner au moment qu'on s'apprête à l'offenser !

FRÉDÉRIC.

Tout est dit, j'accepte la bague, et

je cours consoler les vieillards et délivrer les dames! (*fixant attentivement le vieux chevalier*) Les voyageurs disent que les caméléons abondent en Asie : si j'y rencontre un jour un de ces animaux, tu peux être sûr que je ne manquerai pas de songer à toi.

LE VIEUX CHEVALIER (*souriant*).

Je me flatte que ce reproche est le dernier qui échappera à ton cœur, car tu me prouverais sans cela que j'ai eu tort de n'accepter d'autre sûreté que celle de ta parole.

FRÉDÉRIC.

Pardonne !..... Où nous trouverons-nous en cas de besoin ?

LE VIEUX CHEVALIER.

Chaque lettre que vous ferez déposer chez le portier de ce monastère nous sera remise la nuit suivante, et réponse

y sera faite avec la même promptitude. Au reste, si dans le cours de tes voyages, tu rencontre une maison, une église, un couvent ou un château dont la porte d'entrée sera ornée en relief de trois feuilles de chêne surmontant un poignard, tu pourras être assuré que les possesseurs de ces édifices sont en liaison étroite avec nous. Salue alors le chef au nom des trois fois trois unis, présente-lui une branche d'arbre, et il te recevra aussitôt avec le plus vif empressement..... Il m'est défendu pour l'heure de t'en découvrir davantage, mais j'espère que, s'il plaît à Dieu, nous ne tarderons pas à nous connoître de plus près.

FRÉDÉRIC.

Quelle est l'époque fixée pour l'expédition contre les Sarrazins ? Ne pouvons-nous pas célébrer nos noces avant que de l'entreprendre ?

Rien n'y met obstacle, et vous pourrez jouir long-tems encore des douceurs de la réunion et de l'amour. L'expédition n'aura lieu qu'au printems. C'est à nous qu'est confié le soin de l'équipement des vaisseaux, de la fourniture des armes et des vivres..... Mais des intérêts plus pressans vous appellent dans ce moment; hâtez-vous de quitter ces lieux et d'aller consoler vos pères! Recevez cependant, avant tout, cette expression de mon amitié, et que j'emporte l'idée consolante de votre pardon et de l'oubli généreux de tout ce qui s'est passé (*il leur présente la main, et tous la lui serrent affectueusement, le seul Eschenbach excepté*). Quoi! serais-tu irréconciliable? ton cœur ne s'ouvrirait-il point à la générosité et à la confiance?

ESCHENBACH.

Non, car je reste ici.

FRÉDÉRIC.

Ici ? est-ce là le langage de ton cœur ?

ESCHENBACH.

Oui, c'est celui de mon cœur, de mon âme, de tout ce qui compose mon être. J'ai gardé le silence jusqu'à présent, parce que je prévoyais bien que les sentimens de la tendresse filiale, ceux de l'amour et le bien de notre union l'emporteraient chez vous sur toutes les autres considération ; mais aucun père ne pleure mon absence : sans moi, l'union du lion n'en sera pas moins puissante, moins honorée ; je reste donc, et c'est là mon dernier mot.

FRÉDÉRIC.

Et Clotilde, la comptes-tu pour rien ?

ESCHENBACH.

Et c'est précisément parce que ie songe à elle, que je suis déterminé à rester ici. Quand des brigands barbares égorgèrent sa mère, quand je vis les tristes restes de l'infortunée, je fis le serment solennel et sacré de ne donner la main à Clotilde qu'après avoir vengé cette mort. Je conviens que le sentiment aigu de ma douleur me ravit dans ce moment la connaissance de tout autre objet, mais je crois cependant vous avoir vu entourer le même cercueil, et prêter les mêmes sermens. Je me suis trompé, sans doute, puisque cette scène touchante ne se retrace point à votre souvenir : elle n'a été qu'une illusion dont mon imagination enflammée a nourri un moment mes vœux et mes espérances.

FRÉDÉRIC (*s'appuyant sur son épée*).

Ah! mon ami, de quel trait de lumière tu viens de m'éclairer! que je suis heureux de pouvoir encore le saisir, et me pénétrer de la sainteté de mes devoirs! Comme toi, j'ai fait serment de venger la mort sanglante de la dame de Neubourg; comme toi, je reste en ces lieux!.... Père infortuné, continue de verser des larmes, meurs de douleur et de chagrin, le ciel refuse à ton fils le bonheur de prolonger tes jours! Tendre amante, qu'un autre brise tes fers! un serment redoutable enchaîne mon bras, et me défend de voler à ton secours! (*il jette ses armes*). Je ne les reprendrai que pour venger le meurtre de cette veuve si indignement massacrée; elles me deviennent inutiles ici.

ESCHENBACH (*embrassant Frédéric*).

A ce trait, je reconnais mon ami, la noblesse de son cœur, la générosité sublime de ses sentimens! Cette résolution seule doit déjà avoir appaisé les mânes de l'infortunée, car elle sentait trop vivement elle-même, pour exiger des soins qui doivent prolonger la douleur d'un père qui soupire après son fils, et d'une femme qui redemande son amant. Je serai juge entre vous deux: j'annulle vos sermens; partez, retirez-vous en paix: nous nous reverrons vengés, ou nous nous voyons pour la dernière fois!

FRÉDÉRIC ET TOUS LES CHEVALIERS.

Nous restons! nous restons!

LE VIEUX CHEVALIER.

Pardonnez au silence que j'ai gardé jusqu'à présent: trop de sentimens à la

fois ont pénétré mon âme à la vue de ce noble combat; mais il est tems de le finir, et j'ose vous disputer cet honneur..... Vous avez fait serment de punir les meurtriers de la dame de Neubourg: cette résolution était fondée sur la persuasion où vous étiez de son innocence; mais si je réussis à vous convaincre, par les preuves les plus claires, qu'elle était coupable, que ses crimes méritaient de plus grands supplices, qu'elle n'a dû une mort prompte qu'à la compassion de ses juges, vous croirez-vous encore engagés à défendre sa mémoire, et à la venger?

FRÉDÉRIC (*à Eschenbach*).

C'est à toi qu'il appartient de décider et de répondre.

ESCHENBACH.

La mère de Clotilde n'a pu être cou-

pable !.... Nous n'avons point mis de conditions à nos sermens.

LE VIEUX CHEVALIER.

Sont-ce là ces hommes nobles et généreux que j'ai admirés jusqu'à present; ces protecteurs de l'innocence, ces vengeurs sévères du crime ? En persistant dans les sentimens que vous venez d'exprimer, n'êtes-vous pas plutôt les soutiens d'un intérêt purement personnel, et les instrumens d'une aveugle vengeance ? De quel droit oserez-vous blâmer les bandits qui ont brûlé votre château, égorgé vos varlets et ravi vos femmes ? De quel front oserez-vous condamner les moines qui, pour venger la mort de leur abbé supplicié par vos ordres, ont animé et excité ces mêmes bandits au combat ? Pourquoi avez-vous pris tant de précautions pour parvenir à prouver la justice de ce supplice ,

puisqu'il est permis, d'après vos principes, de se plaindre sans motif, et de se venger sans examen ?

FRÉDÉRIC (*à Eschenbach*).

Réponds, ta décision réglera la mienne.

ESCHENBACH.

Hâtez-vous d'aller consoler vos pères; pour moi, je resterai ici, et j'examinerai l'accusation hardie qu'il vient d'intenter contre la mère de mon amante. S'il réussit à me convaincre sans retour, il est certain que nous serons obligés de renoncer à nos poursuites, sous peine de passer pour des hommes peu conséquens, et plus intéressés que justes.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, soit : mais si tu reviens à nous sans avoir obtenu cette conviction, si tu persistes à demander vengeance

pour la dame de Neubourg, dès ce moment, notre convention est annullée, nous ne marchons point contre les Sarrazins, et cette querelle sera terminée par les voies ordinaires de la chevalerie. (*Au vieillard*). Approuve-tu cette décision ?

LE VIEUX CHEVALIER.

Je ne balancerais point à l'accepter ; si les preuves que j'ai à vous donner pouvaient vous être fournies sur-le-champ ; mais elles sont éparses, il les faut rassembler, et je ne vois pas qu'elles puissent vous être présentées dans toute leur intégrité avant la fin de la lune prochaine.

ESCHENBACH (*avec un rire amer*).

Faites-vous attention à ces nouveaux détours, à ces ruses nouvelles ? sentez-vous bien qu'il ne demande du tems que pour gagner celui de lasser notre

patience par les mauvais traitemens, et d'affaiblir notre courage par les tourmens de l'incertitude? Mais tu te trompes, vieux hypocrite, tu te trompes étrangement ! Connais-tu, dans toute leur étendue, les ressources de l'âme des chevaliers du lion? as-tu sondé toute la capacité de leur cœur? Oui, que toutes les horreurs de la faim et de la soif deviennent mon partage, si je quitte ces lieux sans avoir acquis les preuves que je demande, ou sans emporter l'espoir de pouvoir me venger !

LE VIEUX CHEVALIER.

Nous verrons comment tu rempliras ces engagemens. Chevaliers que mon cœur aime et que je ne cesserai d'honorer, soyez libres sans conditions, et que vos amantes le deviennent de même avec vous ; je m'occuperai, en attendant, du soin de rassembler les preuves ;

mais quand je les aurai recueillies, quand je paraîtrai au milieu de vous pour vous les produire, quand votre jugement approuvera le juste supplice de la veuve ; alors je reprendrai le droit de faire valoir les termes de notre traité ; je vous sommerai de combattre les infidèles, et à la discorde qui nous désunit maintenant, succéderont les charmes de l'amitié et de la paix.

FRÉDÉRIC.

Tu l'emportes..... compte sur nous, dès que nous aurons vu l'effet de tes promesses.....

ESCHENBACH.

Mais si tu.....

LE VIEUX CHEVALIER.

Si je ne remplis pas religieusement mes engagemens, que la honte et l'infamie frappent à jamais mon nom et

celui de mon union, que votre vengeance vienne en traits de feu éclater sur nos têtes! Plus elle sera terrible, plus nous l'aurons méritée. Si vous êtes contens de ces assurances, donnez-moi vos mains (*tous la donnent, à l'exception d'Eschenbach*). Eh bien, chevalier, tu balances encore?

ESCHENBACH.

Cette main que tu me présentes n'est pas encore lavée du sang qu'elle a versé; permets que je réserve les expressions de mon amitié pour le moment de ta justification.

LE VIEUX CHEVALIER.

Homme intraitable, sois donc libre à ta manière! Je ne verrai que trop tôt ta surprise et ton repentir, et tu mériteras bien alors que j'en agisse sans ménagement avec toi.

FRÉDÉRIC.

Quand fourniras-tu les preuves?

LE VIEUX CHEVALIER.

Dans le cours d'une lune. Ce terme ne sera point dépassé, et mon zèle l'abrégera peut-être. Vous profiterez de cet intervalle pour ramener les dames dans le sein de leur famille. Le guide que je vous ai destiné vous accompagnera dès que vous le jugerez à propos, pourvu que vous lui promettiez sûreté ainsi qu'à notre union, pendant tout l'espace de tems que je viens de vous déterminer.

LES CHEVALIERS.

Reçois-en l'engagement solennel!

LE VIEUX CHEVALIER.

Partez donc au nom de Dieu! Je n'exige pas encore de vous le baiser de la paix, mais quand mes preuves seront déduites, quand je paraîtrai en vo-

tre présence pur et justifié, ferez-vous difficulté de me l'accorder ?

FRÉDÉRIC.

Nous te presserons tous dans nos bras !

LE VIEUX CHEVALIER.

Suivez-moi !..... Mais, avant tout, n'avez-vous pas besoin de prendre un peu de nourriture ?

FRÉDÉRIC.

Songe au chagrin, à la désolation de nos pères !

LE VIEUX CHEVALIER.

Vous avez raison. Le soin de les consoler doit précéder tous les autres. (*en ouvrant la porte*) Que ne m'est-il donné de prendre part à votre joie!

Le vieillard leur fit alors effectivement passer neuf portes bien gardées, et ce ne fut qu'en atteignant la dernière qu'ils revirent la lumière du soleil : ils se

trouvèrent immédiatement après dans la première cour du monastère. On leur présenta leurs chevaux et le guide : les adieux furent courts, on sauta en selle et on s'éloigna à toute bride, à l'exception du seul Eschenbach, qui, toujours fidèle à ses principes, refusa le cheval qu'on lui avait amené, et résolut de suivre à pied ses compagnons moins austères ou plus confians que lui. Le vieillard avait résisté à toutes les prières de Frédéric, qui l'avait pressé de leur dire son nom, et il s'était borné à leur réitérer que tous leurs engagemens seraient de nulle valeur, s'il ne remplissait pas les siens pour l'époque désignée. La diligence des chevaliers répondit au motif de leur empressement : rien ne peut modérer l'ardeur, la vivacité de leur course ; déjà ils sont à la vue du château : des cris de joie annoncent leur arrivée aux habitans, aux pères désolés, à la mère en

pleurs, et ce séjour, naguères celui de l'affliction et de la douleur, devient tout-à-coup le siége de l'alégresse et du bonheur. Qui dépeindra les mouvemens tumultueux de cette scène naïve et touchante? Qui nous rendra ce qui se passe dans le cœurs des pères, dans celui des enfans, dans l'âme de tous les assistans? Les chevaliers entourés, serrés, pressés de tous côtés, ne pouvaient suffire, ne pouvaient répondre aux transports, aux caresses, aux questions dont on les accablait sans relâche. Ce ne fut qu'avec peine que Frédéric parvint enfin à calmer, à modérer cette tendre effervescence et à faire entendre sa voix. Il fit le récit des aventures surprenantes de la caverne, de sa conversation étrange avec le chevalier inconnu, et des engagemens solennels qu'ils avaient été obligés de contracter pour obtenir leur liberté. Il tremblait en finissant, il frémissait de

se voir blâmé, désapprouvé par le sévère Farnsbourg, mais la joie d'avoir retrouvé des enfans chéris et l'espérance de délivrer les dames prisonnières, firent taire en ce moment toute autre considération; et la démarche de Frédéric, ses promesses, sa conduite, obtinrent la sanction du chef redoutable de l'union du lion. Je ne me souviens que trop, dit celui-ci, des propositions réitérées qu'on m'a faites de me croiser, des avantages brillans qu'on me faisait entrevoir dans cette démarche et de la prétendue gloire qu'on assurait y être attachée, mais je restai constamment inflexible, car les besoins, les intérêts de ma patrie m'étaient plus personnels, étaient bien autrement chers à mon cœur que ceux d'un pays séparé de nous par les mers et de vastes déserts. Il faut que je me sois abusé, la providence sans doute a condamné mes refus obstinés, et peut-être les maux

dont elle a permis que nous soyons affligés depuis quelque tems, sont-ils les organes de ses ordres et de sa suprême volonté. Chevaliers, nous nous soumettrons à ces épreuves. Connaissez mes intentions : nous nous partagerons en deux bandes égales ; pendant que l'une fera tous ses efforts pour écarter, pour détruire les maux qui accablent ou qui menacent la patrie ; l'autre marchera contre les infidèles, et les combattra. Si je m'aperçois que le succès couronne cette première tentative, si je vois, sur-tout, qu'elle contribue à la plus grande gloire du nom de Dieu, alors une seule année ne bornera pas le cours de nos entreprises, et nous surpasserons avec plaisir, avec joie, les espérances des chevaliers inconnus.

On continua de deviser ensuite sur tous les détails de cette intéressante matière, sur l'union mystérieuse des che-

valiers noirs, sur leur conduite étrange, et sur-tout sur le meurtre de la veuve du comte de Neubourg. Après s'être épuisés en commentaires sur les possibilités des crimes qu'on lui reprochait ; après avoir fait et répété l'énumération de toutes les preuves qui établissaient son innocence, ils vinrent seulement à s'apercevoir que l'inflexible Eschenbach ne se trouvait point parmi eux, et que même il ne les avait point suivis au château de l'union. On envoya du monde à sa recherche, mais sans succès. Les chevaliers, par conséquent, ne jugèrent pas à propos de perdre un tems précieux à l'attendre, et, accompagnés d'un grand nombre de vassaux armés, il prirent, le lendemain matin, le chemin de l'Italie, dans le dessein d'y délivrer les prisonnières. Au milieu d'eux se trouvait le guide ; chevalier dont la figure était sombre, mélancolique, sérieuse;

de retour depuis peu de la Palestine, où il avait porté les armes pendant plusieurs années, il comptait y retourner au printems prochain, dans la ferme résolution d'y laisser dans les combats une vie odieuse, insupportable, et qui n'avait plus que du déboir et de l'amertume à lui présenter. Il leur avait raconté ces circonstances en peu de mots, et quand on le pressait de dévoiler la cause de son affliction, de ce dégoût de la vie, il ne répondait que par un silence morne, obstiné, farouche : seulement quand on prononçait le nom de Clotilde et d'Eschenbach, il faisait subitement un mouvement presque convulsif; ses regards devenaient plus sombres, plus inquiets, son front se couvrait de rides, des soupirs involontaires partaient du fond de sa poitrine oppressée, et il ne sortait de cet état violent que pour tomber dans

ses noires et profondes rêveries. Les chevaliers s'aperçurent bientôt de cette singularité, et respectant sa douleur, ils s'abstinrent désormais de prononcer devant lui les noms qui produisaient sur son cœur une impression si fâcheuse. L'étranger, à son tour, parut leur savoir le plus grand gré de ces ménagemens : sa physionomie devint plus ouverte, son ton moins sec, moins austère; il fit aux chevaliers le récit de ses aventures dans l'Orient, il s'anima, il s'échauffa par degrés, le sentiment de ses peines sembla devenir moins aigu, et il osa même convenir qu'en si gente et accorte compagnie, la vie pouvait encore avoir quelques charmes pour lui.

Dans toutes les villes, dans tous les bourgs et villages que nos chevaliers traversèrent sur leur route, ils aperçurent souvent de ces maisons qui portaient au-dessus de la porte d'entrée la

figure de trois feuilles de chênes surmontées d'un poignard : mais comme l'alliance avec les inconnus n'était point encore jurée, comme les voyageurs ne voulaient point demander une hospitalité qu'ils n'avaient point la certitude de pouvoir rendre un jour, ils n'entrèrent jamais que dans des hôtelleries non décorées de ces signes mystérieux, et leur guide, peu content de cette affectation, la leur reprocha souvent avec amertume, mais sans succès. Descendant, vers le commencement du sixième jour, la pente rapide d'une haute colline, et voyant déjà derrière eux les montagnes couvertes de frimats de la riante Helvétie ; leurs yeux se portèrent tout-à-coup sur une vaste et fertile contrée, dont le spectacle ravissant enchanta tous leurs sens. Ils se seraient probablement abandonnés long-tems à toutes les impressions que produisaient sur leurs cœurs

ces tableaux variés de la nature embellie par la plus brillante fécondité, si leur guide n'eût détourné leur attention sur d'autres objets. « Voyez-vous, leur dit-il tout-à-coup, voyez-vous ces deux hautes tours qui s'élèvent si fièrement au-dessus de la rive gauche de ce petis lac ? »

LES CHEVALIERS.

Nous les voyons.

LE GUIDE.

Leurs pointes reçoivent justement les premiers rayons du soleil levant.

LES CHEVALIERS.

Nous les apercevons ! nous les voyons !

LE GUIDE.

C'est là que séjournent vos fiancées, vos amantes : peut-être admirent-elles maintenant, comme nous, le doux et brillant spectacle que présente le lever du soleil ; peut-être se demandent-elles

avec douleur quand luira pour elles le jour de leur bonheur.

FRÉDÉRIC (*avec une vive émotion*).

Charmantes, aimables, innocentes damoiselles! ce jour a lui pour vous et pour nous; il est arrivé, il nous éclaire.... Hâtons-nous, courons.....

LE GUIDE.

Un moment encore, je vous prie, un seul moment pour l'homme qui, témoin de votre ravissement, ne peut le partager avec vous.

FRÉDÉRIC.

Abrège, de grâce : tu penses trop noblement pour retarder notre bonheur par un motif si peu digne d'un chevalier. Notre reconnaissance, le sentiment, la certitude d'avoir fait tant d'heureux à la fois, suffira sans doute à ton cœur.

LE GUIDE.

Avez-vous l'anneau d'otage dont le vieillard vous a fait présent ?

FRÉDÉRIC.

Oui, sans doute : qui pourrait négliger un pareil trésor ?

LE GUIDE.

En arrivant à la porte, vous sonnerez trois fois, et vous remettrez l'anneau à celui qui viendra vous ouvrir. A peine trois minutes se seront-elles écoulées, que vous verrez les dames se précipiter dans vos bras : partez ensuite avec elles, soyez heureux, et bénissez le destin qui vous a permis d'aimer et d'être aimés.

FRÉDÉRIC.

Quoi, tu ne retournerais pas avec nous ? tu ne serais pas témoin d'un bonheur préparé par tes mains ?

LE GUIDE.

J'ai encore plus d'un devoir à remplir, et mes momens sont comptez. Je ne puis.... je n'ose revenir avec vous.... Clotilde vous suivra-t-elle aussi?

FRÉDÉRIC.

Sans doute: pourquoi cette demande?

LE GUIDE.

Je voulais dire simplement..... c'est que j'étais..... c'est qu'il est étonnant que son amant, qu'Eschenbach ne soit pas venu lui-même la chercher.....

FRÉDÉRIC.

Cette singularité est frappante, j'en conviens, mais elle n'empêchera pas Clotilde de nous suivre, et sûrement cet amant entêté et peu galant finira par nous remercier de nos soins, de notre courtoisie envers sa dame.

LE GUIDE.

On dit que cette Clotilde est une belle damoiselle, que son cœur est sensible, que son âme est pure, chaste, innocente.

FRÉDÉRIC (*avec surprise*).

Telle est Clotilde : tu la dépeins à merveille. Le sort d'Eschenbach sera digne d'envie. Elle était la favorite de sa malheureuse mère.

LE GUIDE (*avec chaleur*).

Vous le dites, vous le croyez ! (*avec plus de fureur encore*) Non, de par le Dieu tout puissant, non, elle n'était point l'enfant chéri de cette mère....

FRÉDÉRIC.

Tu te trompes !... Hélas, que deviendra-t-elle, si, ignorant encore la mort de cette femme infortunée, elle doit l'apprendre par nous ?

LE GUIDE.

Eh bien... oui, vous ferez bien de lui cacher à jamais le genre de cette mort; car si elle l'apprend, si la cause sur-tout lui en est dévoilée, une douleur aussi vive que durable deviendra son partage. Dites-lui, répétez-lui qu'elle a succombé sous le poids de ses chagrins..... Elle sera moins affligée..... elle oubliera plutôt..... Répondez, aurez-vous cette complaisance ?

FRÉDÉRIC.

Très-volontiers, puisqu'elle servira à ménager la douleur de Clotilde; mais ta demande nous semble renfermer plus d'un mystère.

LE GUIDE.

Je n'en disconviens pas, mais vous savez que tout sera éclairci dans le cours d'une lune, et en attendant, je compte sur votre indulgence et sur votre dis-

crétion. Saluez Clotilde de la part d'un chevalier... inconnu ; dites-lui (*il s'essuie une larme qui brille dans son œil et il examine attentivement sa main*). Hélas ! j'en croyais la source tarie ! mais certes ce sera la dernière que le désespoir arrachera de ce corps desséché par la douleur ! Que peut une goutte de rosée sur les sables brûlans des déserts de l'Arabie ? Et mon cœur ne ressemble-t-il pas à ces déserts ! Ah, si elles pouvaient couler par torrens, ce sein serait peut-être moins agité, moins oppressé !... Adieu, mes amis ! adieu, nous nous reverrons peut-être un jour.....

En disant ces mots, le chevalier pressa si vivement les flancs de son cheval, qu'il fut dans un moment hors de la vue de nos voyageurs. La singularité de ses discours, de sa conduite, eût probablement fourni matière à bien des réflexions, à bien des conjectures, si la proximité

des tours n'eût absorbé toute autre idée que celle des personnes qui s'y trouvaient renfermées. Ils ne montrèrent pas moins d'empressement que l'inconnu : ils coururent à bride abbattue et se trouvèrent bientôt devant la porte du monastère. En passant devant celle de l'église qui se trouvait ouverte, ils y aperçurent un grand concours de peuple, et le branle général des cloches leur annonça une solennité religieuse. Frédéric, d'une main tremblante, fit enfin le signal convenu : on ouvrit ; une religieuse parut, l'anneau lui fut remis, et les chevaliers, pleins d'espérances et de craintes, attendirent en silence le fatal dénouement. Le moindre bruit les faisait trésaillir, ils brûlaient d'impatience et ils frémissaient à l'approche du moment qui devait la satisfaire. L'homme séparé pendant des années d'une femme adorée, l'homme qui entend frapper l'heure de sa réunion avec

elle, qui croit l'entrevoir, qui court, qui s'élance, qui chancèle en se précipitant à sa rencontre, cet homme seul peut concevoir, peut sentir la situation de Frédéric et de ses compagnons. Enfin le bruit de quelques pas vint retentir à leurs oreilles; ce bruit s'étendait, s'approchait de plus en plus; les gonds de la porte gémirent, la porte elle-même s'ouvrit. Frappés comme de la foudre, les chevaliers tombèrent sans force le long de la muraille, en apercevant un convoi funèbre qui s'avançait à pas lents de l'intérieur du monastère. Des prêtres en chapes, tenant des cierges allumés, défilèrent en chantant des hymnes; le son aigre et lugubre des trompettes voilées remplissait les intervalles de ces chants de mort, et des cercueils drapés de noir, gravement, lentement portés par des frères religieux et suivis par d'autres prêtres, fermaient le triste cortége: il

s'avança vers l'église, y entra, et disparut ainsi aux yeux des chevaliers stupéfaits. Plus d'une fois ils tentèrent de se relever, mais ce spectacle inattendu avait paralysé toutes leurs forces, tout le jeu de leurs muscles; et ils retombaient comme de faibles enfans devant la massue d'Hercule. Plus souvent encore ils essayèrent d'ordonner au convoi d'arrêter sa marche lugubre, aux prêtres de répondre à leurs questions avides, mais la même puissance qui les avait terrassés enchaînait aussi leur langue, et ils ne pouvaient que bégayer, que prononcer des sons inarticulés : semblables à un malade, qu'au moment d'une transpiration abondante, une main ennemie et impitoyable eût lancé dans un étang glacé; incapables de lier leurs idées, de régler les opérations de leur esprit, ils auraient probablement succombés sous la violence de cet état douloureux, si la

providence ne leur eût tendu bientôt une main secourable. Des voix de femmes et des cris de joie vinrent subitement frapper les oreilles et retentir avec force jusqu'au fond de leurs cœurs désolés et palpitans. Ils levèrent un œil timide, et virent devant eux saines et sauves ces femmes si chéries, l'objet de leurs plus tendres sollicitudes, ces femmes l'âme et le principe de leur vie. Chacune tendait les bras, cherchait son bien-aimé, l'appelait à grands cris, le trouvait et se précipitait sur son sein. Quel pinceau décrira, nuancera les gradations imperceptibles par lesquelles nos chevaliers passèrent pour revenir de la mort à la vie! Par quelle opération magique leurs nerfs reprirent-ils de l'élasticité, de la flexibilité et du mouvement? Qui put leur rendre si subitement cette précieuse et sublime faculté de l'homme, la puissance de sentir, de penser, d'em-

brasser par une seule conception toute l'étendue de l'univers, de s'élever jusques aux cieux? Voulez-vous en avoir une faible idée ? ouvrez le grand livre de la nature, parcourez-y les scènes produites par la renaissance du printems ; voyez comme il cherche, comme il développe les dernières substances animées de ces plantes engourdies, abattues par les rigueurs de l'hiver : examinez comme leurs tendres tiges, amollies par la rosée et échauffées par le soleil, s'épanouissent se parent d'un lustre nouveau ; voyez comme le calice de ces fleurs s'ouvre et répand au loin une odeur suave et salutaire ! Telle est l'image des mouvemens produits dans l'âme, dans tous nos chevaliers : seulement leur action fut plus prompte, plus subite, plus rapide encore. A ces sentimens tumultueux et confus succéda bientôt une jouissance plus paisible, mais non moins douce ;

on put démêler ce qu'on pensait, ce qu'on sentait, et se rendre mutuellement compte de ce qu'on avait éprouvé depuis cette longue séparation. Clotilde, seule, dont l'amour pour Eschenbach était si vif et si tendre, le cherchait en vain dans la foule : seule, délaissée au milieu de tant d'heureux, son âme était déchirée par tous les tourmens de l'incertitude et de la crainte. On n'écoutait point ses prières, on ne voyait point ses larmes, on ne répondait point à ses questions pressantes. Rien ne pouvait distraire ces chevaliers, d'ailleurs si généreux, si susceptibles de pitié pour les peines de leurs amis. Dans son désespoir elle ne balança point à s'adresser aux varlets eux-mêmes, et à leur demander d'une voix tremblante par quel hasard Eschenbach n'était point arrivé avec eux, si elle n'était point condamnée peut-être au malheur de pleurer sa mort. On se hâta de

la tirer d'inquiétude à cet égard, en lui représentant que l'absence de son amant ne pouvait être attribuée qu'à des devoirs pressans, imposés sans doute pour le service de l'union. Rassurée par ces paroles, Clotilde s'écria qu'elle sacrifiait volontiers sa satisfaction à la gloire de son chevalier, et sur-tout à la certitude de le savoir à l'abri des dangers que sa tendresse avait crains pour lui.

La plus forte, la plus puissante passion de l'homme, le véritable amour, soutint encore long-tems ses droits sans partage. Frédéric fut le premier que le sentiment des autres devoirs arracha des bras de son amante; il fit donner le signal du départ, et toute la troupe se mit en marche. Après qu'on eût donné aux dames des nouvelles satisfaisantes de leurs familles, Clotilde dirigea son palefroi aux côtés de Frédéric, et lui demanda si elle pouvait espérer enfin

qu'il prêterait une oreille favorable aux questions qu'elle avait à lui faire.

FRÉDÉRIC.

Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'y répondre selon vos desirs ! vous ne m'auriez pas vu si long-tems éviter votre présence.

CLOTILDE.

Que vais-je entendre, grand Dieu ! Eschenbach serait-il mort ? les varlets m'aurait-il trompée ?

FRÉDÉRIC.

Ils vous ont dit vrai : Eschenbach vit encore.

CLOTILDE.

Il vit, et il ne vous a point suivi pour voler à ma délivrance.

FRÉDÉRIC.

Des affaires importantes, mais dont

je ne connais point la nature, ont mis obstacle à ses vœux. Il vit, et sa tendresse pour vous est toujours la même. Rien sûrement n'égale son impatience de vous revoir.

CLOTILDE.

Il vit ! il m'aime, il m'attend ! quel malheur donc pouvez-vous avoir à m'annoncer ?..... Et cependant..... hélas ! ce cœur n'est point tranquille encore !..... ma mère..... elle fut arrêtée avec nous.... on m'en a séparée..... qu'est-elle devenue ? une prison plus rigoureuse que la mienne a-t-elle été son partage ?..... est-elle..... ah ! répondez, hâtez-vous, ne m'abandonnez pas à mes tristes conjectures.

FRÉDÉRIC.

Depuis long-tems le chagrin et la douleur empoisonnaient les jours de votre mère.....

CLOTILDE.

Y aurait-elle succombé?..... Votre visage, votre air, vos yeux me le disent: ma mère est morte! (*En sanglottant*) Quoi, personne ne me répond?..... Ma mère est morte!..... chevalier, achevez mon supplice, dites, comment.....

FRÉDÉRIC.

Quand elle vous vit au pouvoir des ravisseurs, sa douleur fut si extrême, qu'elle tomba sans sentiment et sans vie.

CLOTILDE.

Ah! je ne la comprends que trop bien maintenant cette absence d'Eschenbach! il a craint d'être témoin de ma désolation, de mon désespoir! Il se trompe, hélas! lui seul pourrait soulager mon chagrin, en le partageant avec moi....

Clotilde versa alors des larmes amères.

Toutes les dames se pressèrent autour d'elle pour la consoler, et les égards, les attentions, les soins délicats de la bienfaisante amitié parvinrent sinon à détruire, du moins à adoucir la vivacité de son chagrin.

Les journées du voyage s'écoulèrent avec rapidité, car on avait tant de choses à se dire, tous les détails étaient si intéressans, que la conversation, loin de tarir, acquérait sans cesse un nouveau degré de chaleur. Les chevaliers apprirent enfin avec certitude que les gens de Dornegg et de Friedau seuls avaient saccagé le château de Frobourg, et donné des fers aux dames. Ils surent de même qu'elles n'avaient dû leur délivrance dans la forêt, qu'aux chevaliers noirs. La joie des dames avait d'abord été grande en se voyant arrachées des mains de ces hommes sanguinaires, mais elle fut aussi de courte durée, quand elles s'a-

perçurent qu'elles n'avaient fait que changer de captivité. Les égards qu'on leur prodigua n'avaient pu les rassurer, sur-tout après qu'on leur eut annoncé qu'elles étaient destinées à passer le reste de leurs jours dans un monastère. Le cadavre que ces chevaliers noirs portaient avec eux, n'était point celui de la comtesse de Neubourg, comme Frédéric se l'était d'abord imaginé, mais celui d'un chevalier tué dans l'action contre les brigands. La mère de Clotilde s'était, à la vérité, trouvée au milieu du cortège des dames immédiatement après leur délivrance commune; mais elle ne tarda pas à en être séparée avec précaution, et Claire seule s'aperçut qu'on la conduisait, par un sentier de traverse, dans le fort du bois.

Quelques heures de chemin seulement les séparaient encore du château de l'union, déjà ils songeaient aux

scènes attendrissantes qui les attendaient au milieu de leurs parens, de leurs amis, quand Eschenbach parut tout-à-coup en leur présence. Il passa devant les chevaliers sans les saluer, et ne parut s'occuper que de Clotilde, qui l'aperçut et se précipita dans ses bras.

ESCHENBACH (*se dégageant de ses bras avec froideur et sévérité*).

Clotilde, je ne comptais pas vous trouver dans cette société.

CLOTILDE.

Ne suis-je point au milieu de nos amis ? devais-je rester seule dans le monastère, livrée à la douleur, au désespoir ?

ESCHENBACH.

Il faut, oui, il est urgent que vous y retourniez avec moi : je vois qu'on vous a déguisé la vérité. Je le prévoyais d'avance, et c'est pourquoi j'attendais ici

pour vous instruire et vous désabuser.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! tu oserais ainsi lui navrer le cœur ? Eschenbach, songe à ce que tu vas lui dire, à son chagrin.....

ESCHENBACH (*avec humeur*).

J'ai mûrement réfléchi : il est tems d'agir. Clotilde, ta mère a été impitoyablement poignardée par les chevaliers noirs. J'ai vu son corps sanglant, j'ai juré, dans sa main froide et transie, de venger sa mort odieuse. Tous ces chevaliers que tu vois ici ont prêté les mêmes sermens; mais quand on leur eut promis la liberté de leurs mies, ils oublièrent ces engagemens sacrés, et s'unirent même à ces meurtriers barbares. Clotilde, tu es chère à mon cœur, sans doute, mais mon honneur, mais les sermens solennels que j'ai prononcés sont sacrés pour moi. Puis-je renoncer à cette juste ven-

geance, puis-je t'acheter au prix d'un parjure ? Tu retourneras dans ce monastère, tu reprendras leurs fers jusqu'à ce que j'aie vengé la mort de ta mère.

Frédéric épuisa toute son éloquence pour démontrer au chevalier qu'il envisageait cette affaire sous un faux point de vue, que la liberté accordée aux dames n'affaiblirait point la force des sermens de leurs libérateurs, et que ceux-ci les rempliraient avec autant de sévérité que d'exactitude, si les inconnus ne réussissaient point à prouver la justice du supplice de la dame de Neubourg; mais s'apercevant que toutes ces raisons n'ébranlaient point cet homme inflexible et obstiné, il lui retraça avec chaleur les premiers devoirs exigés par l'union du lion; il lui parla de soumission, d'obéissance, et finit par lui déclarer avec fermeté qu'il prenait Clo-

tilde sous sa protection, et qu'elle ne retournerait plus dans le monastère.

ESCHENBACH.

Je m'attendais à cette décision, et je t'en remercie. Au lieu de participer à la délivrance de Clotilde, j'ai dû en combattre le projet, et je l'ai fait : je puis maintenant remplir sans obstacles ce que vous tardez de faire sans motifs légitimes. Clotilde ! (*elle était sans sentiment dans les bras des dames*) reviens à toi ! (*elle le regarde d'un œil timide : il lui tend la main*) Tu ne la recevras plus que teinte du sang des assassins, ou jamais, jamais elle ne sera pressée sur ton cœur !

En achevant ces mots, il s'élança sur son cheval, piqua des deux et s'éloigna, sourd aux cris, insensible à la douleur, au désespoir de Clotilde. Que de combats, que de déchiremens à la

fois ! La mort de sa mère, et quelle mort, grand Dieu! de noirs pressentimens, sa séparation cruelle d'avec un homme tendrement aimé, tous ces sentimens confus de douleur, d'inquiétude, de crainte, vinrent l'assaillir à la fois, et tourmentèrent long-tems son âme accablée. La raison reprit enfin son empire ; elle admira le courage de son amant, sa noble fierté, sa scrupuleuse fidélité aux lois de l'honneur : ses larmes cessèrent de couler, et elle se remit en chemin, en recommandant Eschenbach à la protection du ciel.

Je passe sous silence les scènes délicieuses de la douce réunion des voyageurs avec leurs parens et leurs amis : de plus importans événemens pressent ma marche, et je me hâte de les raconter.

A peine se trouvait-on depuis trois jours dans le château de l'union, qu'on

vit arriver trois chevaliers noirs qui annoncèrent pour le lendemain la présence de leur chef. Ils assurèrent en même tems qu'il viendrait muni de toutes les preuves promises à Frédéric, et on les congédia en les prévenant, que cette condition remplie, il serait reçu avec tous les égards qui lui étaient dûs. Ce chef arriva effectivement à point nommé; parmi sa suite, on remarquait surtout le chevalier qui avait servi de guide pour la délivrance des dames. Le comte de Farnsbourg fit introduire les étrangers dans la salle du lion, et après que les dames se furent éloignées suivant l'usage, il alla les joindre et les saluer avec tous ses chevaliers.

LE CHEF DES CHEVALIERS NOIRS.

Salut à toi, noble vieillard, salut à celui que mon cœur honore depuis nombre d'années! Je ne demande la récipro-

cité de ces sentimens que quand je l'aurai méritée à ton propre tribunal. J'ai promis à Frédéric de Frobourg de prouver la justice de la mort de la dame de Neubourg, et cette preuve je l'apporte avec moi. Voici son accusateur (*montrant le guide*), ce qu'il dira, je le démontrerai.

LE CHEVALIER.

Mon obéissance est soumise à une bien rude épreuve ; on exige que je rouvre toutes mes blessures..... Mais tout l'honneur aussi de notre union est compromis, et je ne balance plus. Puisse le renouvellement de chagrins bien cuisans, puisse le sacrifice même de ma vie vous être une nouvelle preuve de mon dévouement et de mon zèle ! Mon nom est George d'Eschenbach, et je suis le père de Jean d'Eschenbach, membre de votre union..... Vous êtes surpris, je le vois, mais réservez votre étonnement

pour ce qui me reste à vous raconter : vous en aurez plus d'une occasion..... Quand la mère qui me donna cet enfant me fut enlevée peu de temps après par la mort, l'excès de ma douleur m'arracha le serment de ne plus prendre d'autre épouse, et celui de chercher dans les combats de la Palestine, la fin d'une vie qui m'était odieuse. Déjà je portais sur mon sein la croix, gage et signe de mes sermens, quand je fis connaissance avec le vieux chevalier Zothweil, dont l'amitié m'appela bientôt après dans son château. J'y vis sa fille, cette Mathilde que vous connaissez sous le nom de la dame de Neubourg : et mon œil se troubla, se baissa involontairement. J'avais aimé ma femme avec tendresse, avec passion, son souvenir me remplissait encore de douleur et de peine, mais en regardant Mathilde pour la seconde fois, je sentis que je n'avais jamais connu

toute la force, toute la puissance de l'amour. Un pouvoir magique m'entraîna avec violence vers elle : nuit et jour son image se gravait en traits de feu dans mon cœur, et je brûlais du desir de posséder tant de charmes et de grâces.

Je n'abuserai point de votre patience en vous entretenant de tous les détails de cette funeste passion ; je vous dirai que Mathilde y fut sensible et la paya de retour. J'en instruisis son père, qui approuva nos feux et nous fiança bientôt après en présence de plusieurs témoins. Ma croisade s'opposait à l'entier accomplissement de mes desirs, mais pour concilier mes devoirs avec les intérêts de mon amour, il fut convenu qu'après deux ans de séjour et de combats dans la Palestine, je reviendrais présenter ma main à Mathilde. L'hiver passa comme un songe, car tout secondait mes

vœux, mes espérances : le printems arriva, c'était le signal de mon départ. Quels tristes, quels déchirans adieux ! Mathilde savait lire et écrire : moi aussi je possède cet art, et nous convînmes que tant que je serais en Italie, nous nous adresserions réciproquement des messages. Mathilde fut la première à s'acquitter de ce devoir : une lettre d'elle, pleine des plus vives expressions de sa tendresse, m'atteignit encore sur les frontières de l'Allemagne, et me transporta de la joie la plus sensible. Comme j'avais fait connaissance, dans le port de Brindes, avec un négociant qui envoyait tous les ans plusieurs vaisseaux à Joppé, je fis part à Mathilde de cette heureuse découverte, et lui donnai ainsi les moyens de m'écrire en Asie même. Elle m'en témoigna sa joie, et me promit de ne négliger aucune de ces favorables occasions. Les différentes troupes

des croisés ne se rassemblant que lentement, j'eus du loisir jusque vers le milieu de l'été, et quand je lui annonçai enfin mon embarquement, je la suppliai, avec les plus tendres instances, de ne point oublier les termes de notre convention.

Nous signalâmes en pleine mer des galères sarrazines. Supérieurs, à la vérité, en nombre, au moins égaux en courage, nous manquions de l'expérience particulière requise pour les combats de mer. Les Musulmans dispersèrent notre escadre, prirent plusieurs de nos vaisseaux, et firent un grand butin. Le navire à bord duquel je me trouvais dut son salut à la bonté de ses voiles, et nous regagnâmes heureusement Brindes, où je m'empressai de voler chez mon négociant, pour y chercher des nouvelles de Matilde. Il me présenta de sa part une lettre qu'un messager lui

avait apporté en toute diligence, le jour même de mon départ.....

LE CHEF DES CHEVALIERS NOIRS.

Suspends un moment ta narration..... (*Au comte de Farnsbourg.*) Voici cette lettre : ordonne à l'un de tes chevaliers de la lire à haute voix. Qui, parmi eux, connaît la main de Mathilde ?

FRÉDÉRIC.

Donnez, son écriture m'est très-familière. (*Il examine la lettre avec beaucoup d'attention*). C'est sa main ! ce sont ses caractères !

FARNSBOURG.

Voyons-en le contenu.

FRÉDÉRIC.

J'obéis (*il lit*). « Que la bénédiction » du Seigneur soit répandue sur toi, » bon et fidèle George! Pleine d'anxiété

» et de crainte, je te dépêche à la hâte
» ce messager, et je ne suis plus sou-
» tenue que par l'espoir qu'il aura en-
» core le bonheur de te rencontrer.
» Puissai-je ne point me tromper dans
» cette douce espérance! Mon père,
» naguère encore si bon, si tendre, si
» complaisant pour moi, vient de pren-
» dre toute la sévérité d'un inflexible
» tyran; il m'ordonne de t'oublier,
» d'être parjure à ma foi, de donner
» ma main au comte de Neubourg.
» Celui-ci la demande sans pitié pour
» ma douleur; et ses grandes richesses
» ont fasciné les yeux de ce père trop
» peu sensible au vrai bonheur de sa
» fille. Je n'ai plus, m'a-t-il dit; que
» peu de tems à vivre: mourrai-je sans
» avoir établi mon unique enfant? Es-
» chenbach est un bon et loyal che-
» valier, mais qui me répond de ses
» jours dans ces climats lointains, dans

» ces combats hasardeux ? qui me ré-
» pond de sa constance ou de son re-
» tour ? et s'il nous manque, quel sera
» ton soutien, ta sauve-garde dans ces
» tems de crises et d'orages ? Appelle
» donc la prudence à ton secours, suis
» le conseil d'un père mûri par l'expé-
» rience, et préfère sans balancer un
» homme riche et puissant à ton che-
» valier aventureux. Je priai, je pleu-
» rai, mais en vain : il m'ordonna,
» avec les imprécations les plus terri-
» bles, de choisir entre le comte de
» Neubourg et le voile. Il ne m'accorda
» que deux lunes pour me décider, et
» encore fallut-il, pour obtenir ce délai,
» lui faire serment d'épouser le comte,
» si, à l'expiration de ce terme, tu
» n'étais pas de retour. Je le prêtai ce
» serment terrible, parce que je con-
» naissais ton amour et sa toute-puis-
» sance. J'aime à croire que tu suspen-

» dras l'exécution de ton vœu, cette
» expédition cruelle, la cause de tous
» nos malheurs, et que tu viendras sau-
» ver ton amante. Ta présence dissipera
» tout, raccomodera tout : ce père
» barbare n'osera fausser sa foi, et tu
» ne sortiras de mes bras que quand tu
» seras irrévocablement à moi. Sans
» doute ce délai ne m'est accordé
» que parce qu'on regarde ton retour
» comme impossible ; mais l'amour
» trompera cette prévoyance inhumaine.
» Ta dernière lettre m'annonçait que tu
» ne quitterais Brindes que dans quinze
» jours d'ici, et le messager qui se
» trouve céans à mes côtés pendant que
» je t'écris, me proteste que dans qua-
» torze jours, au plus tard, il t'aura
» joint. Comme je vais prier, supplier
» le ciel d'augmenter sa force, sa célé-
» rité ! Tu apprendras par sa bouche la

» grandeur de mes souffrances, l'hor-
» reur de ma position, car c'est en
» vain que je tenterais moi-même de
» te les dépeindre dans toute leur éten-
» due.... mes momens sont comptés,
» ils volent avec la rapidité de l'éclair;
» je finis..... O George, mon ami,
» seule consolation de ma vie, viens,
» accours, sauve ta Mathilde !..... Si
» elle devait.... ah ! cette seule pensée
» me fait frissonner!..... Si cette lettre
» te parvenait trop tard, si le terme fa-
» tal était écoulé, ne reviens plus, fuis
» ma présence, car la victime serait
» déjà sacrifiée.... elle serait.... grand
» Dieu, détournez cet horrible pré-
» sage!!.... Elle serait l'épouse d'un
» autre! Implore alors le ciel, demande-
» lui pour moi la faveur de trancher
» le fil d'une vie odieuse: Adieu,
» George, adieu, mon ami.....»

FARNSBOURG.

Si un serpent était caché sous ces fleurs, je l'avoue, j'en conviens, la vengeance serait juste, elle serait trop douce peut-être !

LE CHEF (*au chevalier*).

Poursuis !

LE CHEVALIER.

Je n'essayerai pas de vous retracer la cuisante douleur dont je fus déchiré, à la première lecture de cette lettre. Rendu un peu à moi-même, je parvins à pouvoir compter les jours qui me restaient encore, pour réussir à arrêter le coup dont j'étais menacé, et une douce espérance vint luire au fond de mon cœur, quand je fus convaincu par la date, qu'il m'était accordé près de trois semaines encore, pour courir à Rothweil. J'oubliai mes vœux, mon voyage d'outre-mer, je pris sur-le-champ la route de

la tête, quand je lui recommandai de faire remettre promptement et secrètement cette lettre à la damoiselle de Rothweil. Noble seigneur, me dit-il, à quoi serviront toutes ces mesures ? Si vous daignez suivre le conseil d'un serviteur fidèle, renoncez plutôt à des poursuites qu'aucun succès ne peut plus couronner. C'est là mon affaire, lui répondis-je avec humeur, et je lui ordonnai la plus prompte, la plus ponctuelle exécution de mes ordres. Il se retira en silence et me rapporta, le lendemain matin, la réponse de Mathilde.

LE CHEF.

La voici ! (*A Frédéric.*) Lisez la, je vous prie, comme la première.

FRÉDÉRIC (*lisant*).

« Infortunée que je suis : ma seconde » ma dernière lettre ne t'a donc plus » trouvé à Brindes ? Mais pourquoi

» m'en plaindrai-je, puisque cette cir-
» constance me procure le plaisir inat-
» tendu de revoir, d'embrasser encore
» l'objet chéri de toutes mes affections?
» Mais, sois prudent, soit discret! Que
» de changemens dans ce court inter-
» valle! ta présence qui eût été naguère
» si nécessaire, pourrait mettre mainte-
» nant le comble à tous nos malheurs.
» Cette nuit, quand la garde sonnera
» la douzième heure, tu me trouveras
» dans le petit bois d'ormes, sous le
» grand chêne de la gauche. Témoin,
» autrefois, des expressions de notre
» tendresse, qu'il le devienne encore,
» aujourd'hui, de notre réunion! C'est
» là que tu apprendras tout ce qui s'est
» passé. Nous pourrons être, nous
» serons heureux encore! Mais sois
» exact à suivre mon avis, à déro-
» ber ta présence à toutes tes connais-
» sances, à tous tes amis; ne te confie

» à personne, pas même à tes gens ;
» car, qui peut te répondre de leur
» discrétion ? »

LE CHEVALIER.

Plein d'impatience de revoir une femme adorée, mais redoutant aussi d'apprendre de sa bouche le plus grand des malheurs, j'arrivai, à l'heure convenue, dans l'endroit désigné. Elle m'attendait déjà, et je tombai dans ses bras. Quand nous fûmes rendus à nous-mêmes, elle m'instruisit que le comte de Neubourg, choqué de ses manières froides et offensantes à son égard, avait renoncé formellement à sa main. Le chagrin, la colère de mon père, continua-t-elle, ne connurent plus de bornes ; il jura que, si tu revenais sans avoir accompli ton vœu, il se regarderait dès-lors aussi comme délié de sa parole, et qu'il me confinerait dans un couvent.

Tu vois donc, ajouta-t-elle, combien ton éloignement devient nécessaire ; il faut que cette nuit, tu reprennes le chemin de l'Italie, car, si ton séjour ici s'ébruite, notre séparation est certaine, elle sera éternelle. — Je promis tout, et j'osai seulement, pour prix de ma soumission, demander un baiser, le premier qu'il me fût permis d'espérer depuis notre liaison : elle m'accorda, elle multiplia cette précieuse et dangereuse faveur. La nuit était profonde : de sombres nuages enveloppaient tout le firmament ; je devins plus téméraire, plus exigeant ; je parlai du prix qui devait me consoler d'une si longue absence, et bientôt elle n'eut plus rien à me refuser. En proie au remord et à la honte, je m'arrachai de ses bras, je lui réitérai mes promesses de partir incontinent pour l'Italie, et je m'engageai sans délai sur la route. Ma course eût été sans

doute non interrompue, si, en rafraîchissant, le lendemain matin, mon cheval dans une hôtellerie, ma bourse vide ne m'eût démontré l'indispensable nécessité de retourner sur mes pas. Je regagnai mon château par des chemins détournés, et je mandai sur-le-champ le châtelain. Cet homme, auquel mon trouble, mes anxiétés n'échappèrent point, me témoigna un vif intérêt, et me regardait de tems en tems avec une tendre émotion, pendant qu'il était occupé à me compter mon or. « Instruisez-moi franchement, me dit-il enfin, si, dès votre séjour en Italie, vous connaissiez toute la funeste aventure.... si vous êtes venu pour vous venger, ou pour prendre congé seulement.

MOI.

Funeste aventure ? congé ? vengeance ?..... je ne te comprends point.

LE CHATELAIN.

Pardonnez..... j'ai été trop curieux sans doute..... Vous avez raison, le mépris est la meilleure manière dont vous puissiez punir l'infidèle. Votre douleur seule m'a sensiblement affecté.... Je connais votre façon de penser..... mon zèle.....

MOI.

Infidèle! infidèle! quel est ce langage? de qui parles-tu? explique-toi.

LE CHATELAIN.

Comme si vous ne saviez pas tout, comme si tout, à cette heure, ne vous était pas déjà dévoilé.

MOI.

Je ne sais rien, mais je veux tout savoir par toi, car tu m'en as déjà trop dit pour mon repos..... Parle sans détours, ne déguise pas la moindre cir-

constance, si tu veux que je te pardonne ta témérité.

LE CHATELAIN.

Vous me confondez! vous êtes arrivé comme la foudre, vous lui avez parlé, et vous ne connaissez pas sa perfidie? vous ne savez pas que déjà, depuis près de deux lunes, Mathilde est l'épouse du comte de Neubourg?

MOI.

L'épouse de Neubourg? impossible! malheureux, tu en as menti! j'ai parlé à Mathilde dans le château de son père.

LE CHATELAIN.

Fort bien. Quand je lui remis, hier, votre lettre, je la trouvai dans le château du comte son époux. Elle frémit, elle pâlit en en lisant le contenu; mais, reprenant bientôt son sang-froid et son assiette ordinaires, elle me chargea d'an-

noncer, pour le lendemain, son arrivée dans le château de son père. Il est probable qu'elle a imaginé quelque prétexte pour rassurer son mari sur le motif de ce voyage, qui avait sans doute pour but une conversation secrète et particulière avec vous.

MOI.

Dieu tout-puissant! Mathilde mariée! moi.... ô honte! ô infamie.... moi, un vil adultère!..... Non, non, la chose n'est point possible! une hypocrisie aussi infernale serait-elle dans la nature?.... Tu me trompes indignement.

LE CHATELAIN.

Que tous les fléaux de la terre viennent tomber sur ma tête, si la vérité la plus pure ne sort de ma bouche!..... Interrogez tous vos gens, vos voisins, toute la contrée! Les solennités de la noce ont duré huit jours: depuis long-

tems on n'en avait vues d'aussi brillantes. C'est du moins ce que mes amis m'ont dit, car mon cœur était trop plein, trop nâvré pour que je pusses moi-même jouir du spectacle de ces fêtes.

MOI.

Non, non, tu le prétends en vain ; je ne saurais ajouter foi à ces paroles odieuses !..... et cependant..... l'air embarrassé, la confusion avec laquelle elle m'enjoignit de partir sans délai.... La compassion seule lui inspirait cette prudence.... elle voulait me sauver du désespoir..... elle a été indignement forcée.....

LE CHATELAIN.

Pardonnez si je persiste à vous contredire : on ne lui a fait aucune violence. J'étais présens quand son bon et respectable père la fit souvenir de vous, lui représenta qu'elle était votre fiancée,

et que vous aviez sa parole la plus sacrée. Elle n'eut aucun égard à ces justes remontrances, et tourna même en ridicule les scrupules du respectable vieillard. « J'avoue, dit-elle, que j'avais conçu de l'amour pour lui, mais qui me répondra aujourd'hui, qui m'assurera que la guerre ne tranchera pas le fil de ses jours ? quelle certitude me donnera-t-on de son retour ? Vous êtes âgé ; si j'ai le malheur de vous perdre, qui me protégera, qui prendra sous sa garde ma fortune et ma personne ?

MOI.

Et tu l'as entendue de tes oreilles ?..... Un jour affreux commence à luire pour moi..... Je saurai tout, je saurai me venger.

Ce serait abuser de votre patience, que de vous faire un plus long recit de ma conversation avec le châtelain. Il

vous suffira de savoir que ses discours me prouvèrent clairement que Mathilde était déjà mariée quand elle m'écrivit en Italie, et que tout était arrangé pour que son messager n'arrivât à Brindes qu'après mon départ de ce port, perfidie qui eût été couronnée d'un succès complet, si la providence, vengeresse du crime, n'avait permis que la rencontre des galères sarrazines me fît regagner inopinément les côtes d'Italie.... Je relus sa lettre, la fin sur-tout, ces expressions barbares et hypocrites..... La tendresse affectée, les transports avec lesquels elle me reçut étant déjà l'épouse de Neubourg, la facilité avec laquelle je parvins à lui faire manquer de foi à son nouvel époux, tout servit à me dévoiler la noirceur du cœur de cette femme criminelle. Je ne songeai plus qu'à la vengeance, qu'à percer ce

cœur si corrompu, si dépravé, si coupable. Je lui écrivis derechef, je la priai, je la suppliai de m'accorder une seconde entrevue, et je m'engageai à me rendre immédiatement après en Italie. Mon châtelain fut encore le porteur de cette lettre : il trouva Mathilde chez son père, et il revint avec l'assurance qu'elle m'attendrait dans le fatal bocage. Je m'y rendis avec un poignard bien affilé, l'âme livrée à toutes les fureurs de l'amour outragé. Au moment que je m'élançai vers elle, je me sentis subitement saisi et arrêté par cinq varlets vigoureux qui se rendirent maîtres de tous mes mouvemens. Pourquoi es-tu revenu ici, s'écria Mathilde, et que veux-tu de moi?

MOI.

Femme de Neubourg, je viens compter avec toi, je viens t'interroger sur les motifs de ta conduite.

MATHILDE.

Par conséquent tu sais tout ?

MOI.

Oui, perfide, je te connais !

MATHILDE.

Je m'en suis douté. (*Aux varlets.*) Faites votre devoir, donnez-lui ce qu'il me réservait.....

A peine eut-elle prononcé ces terribles paroles, que je me sentis le sein percé d'un coup de poignard, et je tombai sans sentiment à ses pieds. En revenant à moi, mes yeux aperçurent, à la vérité, la lumière du soleil, mais je me trouvai au fond d'une fosse profonde, dans laquelle mes assassins m'avaient jeté. Mes gémissemens entrecoupés, les accens de ma douleur frappèrent les oreilles de quelques chevaliers qui passaient sur le grand chemin voisin,

et qui s'approchèrent aussitôt de moi; ils se firent apporter des cordes, et réussirent en très-peu de tems à me tirer de ce lieu d'horreur. Faible, épuisé, mourant, j'eus à peine la force de demander les secours de l'Eglise, et on eut la charité de me transporter dans le monastère situé tout près du château de Rothweil. J'y confessai mes péchés, j'en obtins la rémission, mais à condition que je n'abandonnerais qu'à Dieu le soin de ma vengeance, et qu'en cas de rétablissement, je porterais toute ma vie les armes contre les infidèles. On eut les plus grands soins de moi; et comme la blessure, quoique profonde, n'avait attaqué aucune partie noble, je pus, au bout de quelques lunes, quitter mon lit et espérer une entière guérison. N'exigez pas de moi que je vous dépeigne toute l'amertume de ma position. Elle était horrible, elle est indicible.....

Je l'avais aimée si tendrement, mes intentions étaient si pures, et la perfidie la plus noire, un assassinat dirigé par ses mains, devinrent mon partage. La veille encore j'avais été dans ses bras, et elle était l'épouse d'un autre..... Chacune de ces idées était un nouveau coup de poignard pour mon cœur, et le déchirait cruellement. Je guéris cependant, et un jour que je prenais l'air dans le jardin du monastère, j'y vis arriver une troupe de chevaliers étrangers. Le soir, les religieux me conduisirent au milieu de ces inconnus. Ils me firent part du but de leur expédition, et je les suppliai de m'y associer. On eut égard à ma prière, et au moment de ma réception, qui eut lieu à minuit, le chef des chevaliers me demanda si je n'avais à me plaindre d'aucune injustice, d'aucune perfidie commises contre ma personne..... La parole expira sur mes

lèvres quand il fut question de nommer, d'accuser Mathilde, je me tus. On me pressa de parler, de désigner mes assassins, et je me bornai à dire que j'avais été attaqué et blessé par cinq hommes inconnus.

LE CHEF DES CHEVALIERS NOIRS.

Le hasard nous les fit tous connaître, et nous rendit maîtres de leurs personnes. Leur obstination à ne point vouloir nommer l'auteur d'un si noir attentat, fut le motif de leur emprisonnement dans les souterrains du monastère de Sainte-Marie. C'est vous, braves chevaliers, qui avez brisé leurs fers, et, certes, vous ne vous doutiez pas que vous rendiez ce service à de lâches assassins : mais votre générosité imprudente ne les a point soustraits à la vengeance du ciel, et une mort subite les frappa tous les cinq. Avant d'expirer,

ils avouèrent aux religieux que Mathilde les avait séduits, qu'elle avait dirigé leurs coups; et leur déposition unanime, les détails précis dans lesquels ils entrèrent, justifient ainsi suffisamment la punition que nous avons infligée à cette femme coupable. Interrogez tous les religieux, vous leur trouverez le même langage sur ce que je viens de vous dire, et le chevalier Eschenbach, qui va poursuivre, donnera encore, par la fin de son récit, plus de poids à mes paroles.

ESCHENBACH.

Comme je m'étais engagé envers mes nouveaux associés, à porter les armes contre les Sarrazins, comme je voulais sur-tout m'éloigner à jamais des lieux funestes dans lesquels Mathilde jouissait du fruit de ses crimes, je mis sous la protection des chevaliers ma fortune et mon fils. Ils me promirent de l'élever

dans la crainte du Seigneur ; d'avoir soin de son héritage futur, et je partis sans voir, sans prendre congé de mes amis. Hélas! la vaste séparation des mers, ces mœurs étrangères, la vue de tant d'objets nouveaux, le tumulte des armes, l'attrait de la gloire, rien ne put arracher de mon cœur le trait qui l'avait déchiré, la perte de si chères, de si douces espérances ! Je soupirai après cette mort que la cruelle m'avait laissée comme ma seule ressource ; je la cherchai avec fureur dans tous les combats, et je ne la trouvai pas. Un jour qu'environné d'une foule d'ennemis, je leur présentais mon sein désarmé, les barbares parurent touchés de pitié ; ils épargnèrent cette vie odieuse, et se bornèrent à m'entraîner dans leur camp. Plusieurs de mes amis, de mes compagnons d'armes m'avaient aperçu dans cette mêlée sanglante ; ils avaient vu cent bras

levés pour me frapper, et ils avaient rejoint le gros de leur troupe avec la certitude que j'avais succombé. Pendant que je gémissais dans la captivité, le bruit de ma mort se répandit par-tout. Il parvint en Allemagne, et mon fils prit possession de mes biens. Mon esclavage, l'esclavage le plus dur, fut mon partage pendant douze années entières. Mes cruels ennemis, qui avaient souvent éprouvé dans les combats la force de mon bras, qui avaient été témoins de mes fureurs, me firent sentir alors tout le poids de leur vengeance. Les travaux les plus pénibles, les plus vils, devinrent mon occupation journalière, et les bêtes de somme, que je remplaçais quelquefois à la charrue, étaient moins à plaindre que moi. Vous vous représenterez aisément tout ce que cet état avait d'affreux, d'avilissant pour un chevalier, pour un guerrier, pour un homme

d'honneur, et cependant il y avait des momens où ce faible cœur séduisait encore mon imagination, détruisait la force de la réalité, me faisait oublier mes peines, me transportait dans les bras de Mathilde, de Mathilde fidèle, de Mathilde mon épouse.

La bravoure intrépide des chrétiens me délivra enfin, au commencement de la treizième année de ma captivité. On me trouva dans les murs de Gaza, quand cette ville fut prise, et mes camarades furent transportés de la joie la plus vive, en revoyant un frère qu'ils avaient cru mort depuis si long-tems. Cette victoire avait coûté cher à notre union : plusieurs de ses chevaliers avaient été tués ; il était question de les remplacer. On résolut, à la suite d'une assemblée générale, d'en envoyer quelques membres en Allemagne, pour y faire de nouvelles recrues. Comme per-

sonne ne se souciait de quitter ce siége de l'honneur et de la gloire, on eut recours à la voie du sort, et je fus mis ainsi au nombre des députés. Je tremblai en songeant à la seule possibilité de revoir Mathilde, et j'avais quelquefois cependant la faiblesse de le desirer. J'arrivai en Allemagne au moment que votre union marchait contre l'évêque de Constance, et nous traversions votre forêt pour gagner Zurich, où nous devions tenir séance générale, quand nous rencontrâmes vos dames emmenées prisonnières par une troupe de brigands. Nous attaquâmes ces derniers sans balancer, et nous eûmes le bonheur de les vaincre et de les dissiper. Dans le même instant, une voix tremblante et trop connue s'écria douloureusement derrière moi : Juste ciel ! c'est lui ! c'est lui !.... Je tournai la tête, et je vis Mathilde. Le tems avait sillonné son front comme

le mien ; le chagrin avait effacé les roses de son teint, terni le feu de ses yeux ; les traces de ses larmes étaient profondes, mais son image était encore gravée dans mon cœur en traits ineffaçables, et je la reconnus au premier coup-d'œil..... J'allais lui porter des paroles de consolation et de paix, quand son imagination, abusée par le souvenir de ses crimes, lui arracha un aveu funeste que j'avais si long-tems caché dans mon sein. « Esprit vengeur, cria-t-elle avec l'accent du désespoir, tu viens me juger : c'est moi qui t'ai trahi, c'est ma main qui t'a égorgé !..... » Mes frères d'armes, témoins de cette scène douloureuse, de mon état affreux, firent aussitôt prendre les devants aux autres dames, et nous entourèrent, Mathilde et moi. Elle persistait à s'accuser, à se dire l'auteur de l'attaque qui avait été dirigée contre moi, et notre chef,

étonné, jugea à propos d'approfondir tout ce tissu d'horreurs. Je vis conduire la dame de Neubourg dans le fort du bois; j'essayai de suivre ses pas, mais mes forces trahirent ma volonté. Une captivité de douze ans, des malheurs de toute espèce, le comble des misères humaines, rien n'avait pu abattre ma constance; mais la vue d'une femme autrefois si tendrement aimée, et depuis si coupable envers moi, détruisit à l'instant toutes les ressources de mon courage et de ma raison. On me porta sans sentiment dans une hôtellerie voisine, où je luttai pendant une demi-lune avec la mort, sans pouvoir, hélas! jouir de ses bienfaits. En revenant à moi, j'appris l'horrible résultat.....

LE CHEF.

Tu as fini, c'est à moi à prendre la parole.

LE CHEVALIER.

Permettez-moi seulement d'ajouter, pour les chevaliers ici présens, que je n'ai pris aucune part à la vengeance que vous avez jugé à propos d'exercer contre Mathilde. Depuis long-tems mon cœur lui avait pardonné, et peut-être serait-il plus paisible, si Mathilde vivait encore.

LE CHEF.

Ces sentimens honorent ton cœur; mais cette générosité est-elle bien réfléchie? Mathilde a faussé sa foi de la manière la plus indigne, elle a commis à la fois un meurtre et un adultère! Chevaliers de l'équitable lion, prononcez vous-mêmes.

FARNSBOURG.

Elle a mérité la mort. Son repentir a pu la sauver dans un meilleur monde, mais non ici bas.

LE CHEF.

A merveille. Les lois de notre union portent l'arrêt de mort contre chacun de ces trois crimes : et nous serions nous-mêmes condamnés à cette peine, si, pouvant punir de pareils forfaits, nous négligions de le faire. Quoiqu'il en soit, Mathilde fut conduite dans un des châteaux de l'union, et j'y devins son juge. Elle avoua tout ce que vous venez d'apprendre, tout ce que je crois avoir suffisamment prouvé. Elle ajouta que sa fille Clotilde devait sa naissance à cette nuit malheureuse pendant laquelle elle rompit la foi conjugale avec le chevalier Eschenbach.

FARNSBOURG.

Serait-il possible, grand Dieu! Le jeune Eschenbach est donc le frère de Clotilde?

LE CHEF.

Oui.

FARNSBOURG.

Et son amant, son fiancé! Etait-ce du choix, du consentement de la mère? aurait-elle pu voir de sang-froid une pareille horreur? Tu nous as persuadés jusqu'à présent : aurais-tu les moyens de nous démontrer de même ce nouveau forfait?

LE CHEF.

Que je sais gré à ma prudence de n'avoir rien négligé; car, quoique vous exigiez de moi ce qui n'est point dans nos conventions, je suis prêt cependant à embrasser tous les moyens propres à vous prouver notre loyauté et notre bonne foi. (*A Frédéric de Frobourg.*) Achève ton ministère, lis cette lettre que Mathilde écrivit, peu de momens avant sa mort, au chevalier son amant. Est-ce sa main?

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est elle, je n'en saurais dou-

ter. (*Il lit.*) « Je suis tombée dans les » mains de juges sévères, mais justes : » ils ont résolu ma mort, et quoiqu'un » prodige ait sauvé tes jours, cette » mort n'en est pas moins méritée. Je » n'ai plus qu'un desir à former, celui » d'emporter avec moi ton pardon dans » le tombeau. Si tu me l'accordes, que » Dieu répande à jamais toutes ses bé- » nédictions sur ta tête ! Mon confesseur » m'ordonne aussi de te faire un aveu » qui tourmente depuis long-tems mon » cœur, et veuille le ciel que tu puisses » réparer les torts affreux dont je me » suis rendue coupable. Clotilde est ta » fille ; elle doit sa naissance à cette » nuit funeste où je t'accordai tout dans » la seule vue de t'éloigner. Pendant la » querelle qui s'éleva pour son héri- » tage, elle apprit à connaître ton fils, » à l'aimer, et j'approuvai le projet » d'une union qui me semblait devoir

» effacer en quelque sorte les maux que
» j'avais causés. Mais le prêtre qui m'as-
» siste dans mes derniers momens ;
» m'effraie maintenant sur les suites de
» cette union, qu'il traite d'incestueuse,
» et il m'enjoint de l'empêcher. Je te
» confie le soin de cette affaire, et
» j'espère que tu la termineras pour le
» repos et le salut de mon âme. »

FARNSBOURG.

Pauvre Eschenbach !

FRÉDÉRIC.

Pauvre Clotilde, ajouterai-je à mon tour ! elle adore son amant; sa tendresse pour lui est aussi vive que pure : son cœur se brisera quand on lui annoncera cette cruelle séparation. (*A Eschenbach père.*) Et que ferez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Pouvez-vous bien faire cette question ?

Le vice de sa naissance, les erreurs de ses parens, lui laissent-ils un autre asile que celui du monastère ?

FRÉDÉRIC.

Et ton fils ?

LE CHEVALIER.

J'espère que le voyage d'outre-mer, que le tumulte des armes, lui feront oublier ses chagrins et ses peines.

FRÉDÉRIC.

Dieu le veuille, car sa miséricorde seule peut lui rendre la vie et le bonheur.

LE CHEF.

J'ai tout dit : j'abandonne à votre jugement et à votre équité, le soin de décider si j'ai établi mes preuves ou non.

FARNSBOURG.

Chevaliers de mon union, cette décision doit fixer votre destination future,

et il est possible que les suites en deviennent critiques pour vous; je m'abstiendrai donc de prononcer seul en cette affaire. La veuve du comte de Neubourg a mérité la mort: que ceux qui pensent comme moi à ce sujet, mettent leur main droite sur la garde de leur épée, et que la majorité en décide.

Tristes, affligés, consternés, mais entraînés par la force de la vérité, ils firent tous le signe convenu, et le comte de Farnsbourg donna au même instant l'accolade à son hôte. Il s'engagea à une expédition dans la terre sainte, par la moitié de ses chevaliers, et à doubler même ce nombre, s'il apprenait par la suite que leurs efforts eussent tourné à la gloire et à l'utilité de l'Eglise.

LE CHEF.

Je te remercie au nom de mon union: ce jour sera à jamais mémorable dans

ses annales, car jamais elle n'a fait une recrue si nombreuse, si intrépide et si brave. Nous en sentons tous le prix, et nous saurons nous en rendre dignes. Pendant que vous soignerez les intérêts de votre amour, et que vous vous préparerez à l'expédition projetée, nous chercherons à vous donner des preuves sensibles de notre affection pour vous. L'action hardie de ceux de Friedau et de Dornegg, leurs ravages exercés contre le château de votre ami, restèrent d'abord impunis : ils ne le sont plus..... Dans la journée d'hier, les brigands, endormis et pleins de sécurité, ont été surpris par nos gens, et déjà les flammes ont dévoré leurs repaires odieux. Tout le butin qu'on a fait sur eux sera remis aujourd'hui, par nos chevaliers, au comte de Frobourg, pour le dédommager de la perte qu'il a essuyée. Regardez ce présent comme un

témoignage des efforts que nous faisons pour nous rendre dignes de votre amitié, comme un tribut d'admiration rendu à votre courage : nous savons du moins l'estimer, s'il nous est refusé d'y atteindre.

Des cris de surprise, de reconnaissance et de joie répondirent à ces assurances du chef; mais le comte de Frobourg n'accepta point son présent. Il en fit hommage à l'Eglise; il croyait purifier ainsi des richesses enlevées à des brigands souillés de crimes. On décida, au reste, avant de rompre l'assemblée, que le vieux George Eschenbach se ferait connaître à son malheureux fils, et le comte de Farnsbourg se chargea d'instruire Clotilde de sa triste destinée. Tous les assistans s'engagèrent d'ailleurs solennellement à garder le plus profond, le plus inviolable silence sur toute cette tragique aventure,

et en se séparant, leur joie eût été sans mélange, si la considération de l'état des deux amans qu'un si cruel coup allait frapper, ne fût venu la troubler et l'affaiblir.

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, Clotilde, instruite de ces funestes incidens, partit pour un monastère dont on cacha soigneusement le nom à tout le monde. Elle ne put jouir du doux plaisir d'embrasser ses amies, de leur faire ses adieux, car elles étaient encore livrées au sommeil quand ce triste départ eut lieu. Sa contenance était ferme et assurée, et ses conducteurs dirent, au retour, qu'à la vérité on lui avait surpris quelquefois un soupir qui partait de son sein oppressé, mais qu'aucune larme n'avait mouillé ses yeux. Bientôt après, on vit paraître, dans le château du lion, le jeune Eschenbach conduit par son père. Les traces d'un

profond chagrin paraissaient imprimées sur son front, et quelques pleurs qui sillonnèrent ses joues à la vue des dames, annoncèrent combien son âme était cruellement accablée. Cependant on ne lui entendit pas prononcer le nom de Clotilde; on ne lui vit aucun empressement d'apprendre des nouvelles de son sort, et il demanda pardon à tous ses frères qu'il avait pu offenser par les vives impressions de sa douleur précédente. La curiosité des dames, au contraire, était à son comble; elles s'informèrent avec inquiétude des causes du départ de Clotilde, et du chagrin d'Eschenbach; mais on leur répondit que c'était un secret de l'ordre, et dès cet instant, elles cessèrent d'interroger.

Quand enfin les pères annoncèrent que le moment fixé pour les noces, ce moment si vivement attendu, s'appro-

chait : quand des préparatifs de toute espèce furent les avant-coureurs de ce jour d'alégresse, l'infortuné Eschenbach se disposa à regagner avec son père le château de ses ancêtres. « Lorsque vous serez prêts à marcher, leur dit-il en prenant congé d'eux, vous m'en ferez donner l'avis, et je paraîtrai aussitôt au milieu de vous : je compte, en attendant, sur votre indulgence et sur votre pardon, si je ne me joins pas à ceux de vos amis qui s'apprêtent à célébrer le jour de votre bonheur : ma présence ne pourrait que le troubler. » En disant ces mots, Eschenbach s'éloigna ; et il emporta les regrets et la pitié de tous les assistans.

On avait prié l'évêque de Constance de venir faire la cérémonie des noces. Il vint, et sa présence donna la douce certitude qu'aucun obstacle ne s'oppo-

serait désormais au bonheur des amans. Je n'entreprendrai pas de décrire les fêtes qui eurent lieu à cette occasion. La magnificence en fut grande, mais le plaisir et la joie y présidèrent avec plus d'empire encore. Le plus beau jour succédait à un long orage, et les traverses, les peines qu'on avait essuyées, donnaient un degré de vivacité de plus à la satisfaction qui remplissait tous les cœurs. Adélaïde aussi donna sa main au chevalier Louis, et mit ainsi le sceau à l'alégresse générale. Déjà ces époux fortunés, assis au banquet nuptial, faisaient faire la ronde à la coupe d'honneur; déjà une joie bruyante éclatait de toutes parts, quand le garde vint annoncer qu'une troupe d'hommes armés s'avançait vers le château. Tous les chevaliers sautèrent à l'instant sur leurs armes, et jurèrent de défendre les dames

jusqu'à la dernière extrémité, si ces étrangers se présentaient en ennemis. Mais on les instruisit bientôt que les arrivans étaient des chevaliers noirs, et qu'après s'être partagés en deux bandes, l'une avait établi une espèce de camp au pied de la montagne, et que l'autre avait pris le sentier qui conduisait au fort. En conséquence, dès que cette troupe se présenta, la grande porte lui fut ouverte, et les chevaliers du lion virent à sa tête le vieux capitaine, qui s'avança aussitôt vers eux en leur tendant amicalement la main. « J'ai passé, leur dit-il, dans ces environs, et la joie publique m'a annoncé que ce jour était celui de vos noces. Malgré la persuasion où je suis que ma vue ne saurait être agréable à vos dames, j'ai osé cependant braver leur colère, et j'ai cru que vous ne me sauriez point mauvais gré de venir jouir du spectacle de votre bonheur. »

FRÉDÉRIC.

Soyez les bien-venus, vous et tous ceux qui vous accompagnent ! Ordonnez-leur de monter et de s'établir parmi nous : le vin ne leur manquera pas.

LE CHEF.

Je vous remercie en leur nom, mais ils n'accepteront pas vos offres, car il est bon qu'ils fassent aujourd'hui sentinelle pour vous. La joie écarte la prudence, et l'homme juste a toujours des ennemis; qui vous répond que les vôtres ne tenteront pas quelque attaque imprévue au moment que le plaisir exercera tout son empire ici ? Permettez donc que nous veillions pour vous pendant que vous vous abandonnerez à la joie : peut-être ne serez-vous pas long-tems en reste avec nous.

Les chevaliers du lion acceptèrent ces offres avec reconnaissance, et ils con-

duisirent le chef au milieu des convives. Les deux comtes instruits de sa courtoisie, lui en rendirent de vives actions de grâces, et promirent de ne point l'oublier. On envoya avec profusion du vin et des viandes aux preux qui se chargeaient si généreusement de faire la garde au pied de la montagne ; et quand vers le soir, les cris des convives du château retentissaient dans les airs, ceux de la vallée faisaient aussitôt chorus, et leur renvoyaient ainsi la joie et le plaisir. Le chef des noirs, en attendant, faisait bravement tête aux deux vieux comtes. Après le souper ils s'étaient séparés de la bande folâtre et joyeuse, et ils s'occupaient à deviser sur les expéditions des croisés dans la terre sainte, sur les hauts faits d'armes des chefs des chrétiens, et sur l'engagement que l'union venoit de contracter. Il est probable que le rusé capitaine avait amené adroite-

ment la conversation sur ce sujet si intéressant pour lui, car le doux jus de la treille avait épanoui le cœur des deux vieux guerriers, et endormi leur prudence ordinaire. Il importait aux chevaliers noirs que l'ordre du lion fut lié au leur de la manière la plus étroite possible, et c'est cette union que le capitaine cherchait à resserrer de son mieux. Son succès fut complet, et dans cette nuit encore, et pendant cette nuit entièrement consacrée aux épanchemens de la confiance et de la joie, les deux ordres conclurent un pacte d'alliance de sûreté et de défense envers et contre tous. Farnsbourg s'engagea à faire armoirier dans sa bannière une branche de chêne qui serait placée entre les pattes du lion; et le capitaine promit de son côté, que le lion entier paraîtrait dans la sienne, couché et dormant sous un chêne épais et touffu, avec cette lé-

gende : *Gare à ceux qui osent le réveiller !* En outre, tous les châteaux des deux unions devaient en tous tems être ouverts aux chevaliers et féaux respectifs, et tous étaient collectivement et individuellement obligés de défendre à outrance toutes les appartenances, personnes et biens des deux unions. Cette journée fut célébrée avec éclat par les chevaliers noirs, quand ils apprirent les avantages considérables qui en résultaient pour eux : ils pouvaient maintenant opposer un front plus redoutable à leurs ennemis, et atteindre avec plus de facilité le principal but qu'ils s'étaient proposé, je veux dire leur expédition contre les Sarrasins. Les chevaliers du lion devenus leurs premiers alliés et leurs défenseurs, se voyaient non-seulement obligés de protéger les biens de ces nouveaux amis, mais encore de prendre sous leurs auspices les monastères atta-

qués, soins aussi épineux qu'étendus, et qui écartaient souvent les chevaliers du lion du véritable but de leur institution primitive. La nature et les inconvéniens de ces devoirs n'échappèrent point à Farnsbourg, quand dans des momens plus paisibles, il put user de toutes les lumières de sa raison, et il ne se consola que par le sentiment de n'avoir rien fait de contraire à la gloire de son ordre ; la considération d'ailleurs de se voir uni à une troupe de braves gens qui paraissaient n'employer les ressources de leur courage que pour la défense de la plus auguste des causes, ne servit pas peu à le rassurer.

Passons sous silence les jours de bonheur et de repos qui suivirent la conclusion de cet important événement. Les nouveaux époux, tranquilles et fortunés dans les bras de leurs amantes, ne prévoyaient que trop la cruelle

séparation dont ils étaient menacés, mais cette certitude, toute déchirante qu'elle était, ne leur fit que mieux savourer le peu d'instans qui leur étaient accordés. Les sombres mois du rude hiver s'écoulèrent devant eux comme l'onde légère que le vent chasse sur la surface de la mer. Plus l'Aquilon furieux exerçait au-dehors ses ravages et son bruyant empire, plus ils sentaient le doux plaisir d'être assis aux côtés d'épouses complaisantes et attentives, d'entendre les accens de leurs voix mélodieuses, quand, réunies ensemble, elles travaillaient aux pourpoints et aux cottes d'armes qui devaient rehausser la mâle beauté de leur époux, de leurs frères, de leurs amis. Qu'ils sont beaux, qu'ils sont ravissans les premiers jours du printems! quelles délicieuses scènes, quels tableaux enchanteurs présente par-

tout le réveil de la nature ! Faut-il que ces vivifiantes images n'aient fait éclore pour cette fois que des sentimens pénibles dans le cœur de ces femmes si tendres, si sensibles, si aimantes ! Hélas ! chaque pelouse qui se tapissait de verdure, chaque bourgeon qui se développait aux rayons du soleil, chaque fleur que la rosée épanouissait, toute cette admirable renaissance si variée, si infinie, annonçait une séparation douloureuse, des adieux déchirans, une longue, une bien cruelle absence. Depuis long-tems les glaives et les écus pendaient çà et là le long des murs de la grande salle de l'union ; maintenant cette salle est ouverte à toutes les heures du jour : on ne voit que des écuyers empressés, occupés à dérouiller, à aiguiser, à donner du poli à ces armes meurtrières ; on essaie les casques et les

cuirasses, on manége sans relâche les coursiers engraisés par une longue oisiveté, et mordant, indignés, un frein oublié : les mains complaisantes qui avaient soutenu souvent le fuseau et la navette des dames, ne manient plus que des instrumens de mort : tout annonce ou respire la fureur des combat, et ce château, naguères le séjour tranquille des plaisirs et des ris, est devenu à la fois le siége du tumulte et celui de la désolation, de la tristesse et des larmes.

Le jour de la fête des apôtres Saint-Jacques et Saint-Philippe, le capitaine de l'union du lion ordonna à ses chevaliers de se rendre armés dans la chapelle du château. L'aumônier chanta une messe à l'effet d'obtenir pour eux l'heureux succès de leur voyage ; et cette cérémonie religieuse remplie, il leur im-

posa les mains, les bénit avec ferveur et conjura le ciel d'animer, de contenir, de protéger des hommes qui se vouaient à la défense de l'Église. Ainsi réconfortés, les chevaliers gagnèrent la grande salle où le comte de Farnsbourg leur parla ainsi : « Vous n'avez cessé de vous signaler jusqu'à présent par votre bravoure : la patrie aime entendre votre nom, elle l'honore, et les méchans tremblent quand on le prononce ; vous allez bientôt aborder des rives étrangères où ce nom est inconnu, où vous serez obligés de travailler sur de nouveaux frais, et de faire les plus grands efforts pour lui donner cet éclat redoutable, qui a si souvent abattu et dissipé nos ennemis, avant même que nous fussions en leur présence. J'espère, je suis sûr que vous ne tarderez pas à être la terreur et le fléau des Sarrazins. Fré-

déric de Frobourg, je te nomme commandant de la troupe qui s'apprête à marcher en Asie. Viens, approche de cette fenêtre! Vois-tu ce chêne? Depuis que j'existe, je l'ai vu braver les tempêtes et les ouragans: souvent les vents déchaînés ont tout renversé autour de lui, mais ils n'ont pu briser ses racines fortes et profondes; et quand une de ses branches battues par l'orage se détachait du tronc, de nouvelles tiges reverdissaient bientôt à la place des anciennes, et semblaient donner une nouvelle vigueur à tout le corps de l'arbre. Présente le même front aux coups de l'ennemi, et je te recevrai un jour avec ravissement dans ces bras paternels: (*il lui présente une bannière*), que cette bannière de notre union ne te quitte jamais dans les combats que vous aurez à livrer; qu'elle flotte toujours devant

toi ou à tes côtés ! (*à tous les chevaliers*) : malheur, honte et infamie sur celui qui oserait revenir sans ce signe glorieux ! Que son nom soit effacé du livre de nos annales, et que sa personne devienne le jouet du dernier des varlets ! Si le ciel bénissait vos armes, s'il permettait que vous vissiez les lieux saints, honorés par la naissance et la mort du sauveur du monde, souvenez-vous dans vos prières, d'un vieillard qui donnerait sa vie pour votre gloire. Que rien ne vous arrête plus maintenant, donnez un libre essor à vos sentimens les plus chers, rendez-vous auprès des dames, et qu'elles trouvent dans la certitude, dans l'expression de votre tendresse, l'adoucissement de leur chagrin. Je ne fixerai pas avec sévérité le moment de votre départ, mais n'oubliez pas que nos alliés sont prêts, qu'ils vous atten-

dent dans la vallée, que vous leur devez l'exemple du courage et de la fermeté. Encore un mot : si vous traversez la Sicile, ne manquez pas de présenter au jeune roi Frédéric, l'hommage de votre respect. Dites-lui, qu'il est l'espérance de toute l'Allemagne : qu'elle croit voir en lui, le prince choisi du ciel et destiné à ramener le calme et le bonheur dans nos demeures désolées. J'ai tout dit : allez en paix, et si nous ne devons plus nous revoir ici bas, conduisez-vous de manière que nous puissions nous rencontrer un jour dans une patrie plus heureuse. »

TOUS LES CHEVALIERS.

Que le ciel exauce ta prière ! Adieu, bon et généreux capitaine ! Fidèles à vos leçons, nous triompherons ou nous mourrons en y obéissant.

LE CHEVALIER LOUIS (*à genoux*).

Votre bénédiction, ô mon père!

FARNSBOURG.

Tu l'as reçue au moment que je l'ai donnée à tes frères d'armes. Vous êtes tous mes enfans, et vous avez tous les mêmes droits à mes sentimens. Que Dieu soit avec toi, et tu n'auras plus rien à craindre!... Frédéric de Frobourg, ce jeune homme est la seule espérance de ma race; si une ardeur inconsidérée devait un jour l'emporter, daigne alors le couvrir de ton bouclier: conserve un fils à son père, et un époux à ta sœur! Adieu, mes fils!... Adieu! Je ne rougis point des larmes que vous me voyez verser: vous en êtes dignes, ce tribut vous est dû. Je vais me rendre dans mon appartement, et je ne le quitterai qu'après votre départ, car j'ai besoin de re-

cueillir mes fores pour pouvoir consoler ensuite les femmes éplorées, qu'un devoir sacré vous force de laisser ici.

Ces paroles furent à peine achevées, que tous les chevaliers se précipitèrent hors de la salle, à l'envi l'un de l'autre; tous avaient des adieux plus ou moins tendres à faire, car les pères, les frères ou les amis de ces braves guerriers s'étaient rendus en foule dans le château de l'union, et chacun voulait profiter de ces derniers instans. C'était un tumulte, un désordre aussi vif que touchant : le vaste corridor du château retentissait du bruit des armures froissées les unes contre les autres, les voûtes gémissaient sous le poids de tant de personnes, s'élançant çà et là dans les bras qui leur étaient tendus de toutes parts. Les portes s'ouvraient, se fermaient avec la rapidité de l'éclair, et chacun revendiquait

à grands cris le tribut dû à sa tendresse, ou le rendait à celui qui le demandait avec le même empressement. Un sombre et profond silence succéda bientôt à ce bruit, et ce silence n'était interrompu de tems en tems que par les soupirs et les gémissemens des épouses et des mères, qui ne pouvaient s'arracher des bras de leurs maris ou de leurs fils. Frédéric fut le premier qui ouvrit la porte de son appartement ; une larme brillait encore dans son œil, et il regardait pour la dernière fois Claire enceinte, Claire évanouie dans les bras de son père. Le combat était pénible, il était déchirant : le chevalier flottait entre le desir d'attendre qu'elle fût ranimée, et la résolution de se dérober à une nouvelle scène de désolation et de désespoir. Le sentiment de ses devoirs l'emporta, et il donna en chancelant le si-

gnal du départ. Semblable au vent du Midi, qui tonne avec plus d'impétuosité et de fureur après un moment de calme, la confusion et le tumulte renaissent plus fortement que jamais. Soumis aux dures lois qui les engagent, tous les chevaliers s'élancent en foule : ils sont suivis par toutes les personnes qui leur sont chères et qui, se formant tour-à-tour en groupes au bas du grand escalier, prennant la posture d'humbles supplians, et implorant par leurs larmes et leurs sanglots, un délai que l'amour et l'amitié n'ont pu leur faire accorder. On était touché à la fois d'admiration et de pitié, en voyant ces braves et sensibles chevaliers fendre avec efforts ces groupes pressés, revenir sur leurs pas, s'y enlacer de nouveau, et s'en arracher un moment après. Enfin la trompette sonna pour la troisième fois, la grande

cloche de l'union se fit entendre, et tous les chevaliers sautèrent sur leurs chevaux. Les derniers adieux frappèrent les oreilles des femmes, des enfans, des amis désolés, et bientôt un épais nuage de poussière déroba les voyageurs à la vue des habitans du château.

De toutes les dames qui avaient en ce jour des regrets si cruels à former, Agnès, épouse de Henri, était celle qui avait montré le plus de fermeté et de constance. Pas une larme, pas un soupir ne décela sa douleur. « Je m'y étais attendue, je m'y étais préparée depuis long-tems, dit-elle à son époux en lui posant le casque sur la tête, et en lui donnant le dernier baiser. » Plusieurs chevaliers enviaient le bonheur qu'avait Henri de posséder une femme si ferme et si courageuse; mais la plupart pensaient cependant que ces larmes, dont

la vue est si déchirante pour un cœur sensible, que ces gémissemens, que ces sanglots avaient néanmoins leur prix ; et flattaient la tendresse, s'ils ne satisfaisaient pas la raison. Le tems nous dévoilera lequel de ces jugemens était le mieux établi.

Quatre fois quatre-vingts des plus braves chevaliers du lion venaient de sortir du château : le reste combattait encore sous la bannière de Philippe, pour les intérêts de l'empereur, leur souverain seigneur. Quand la troupe arriva dans la vallée, les chevaliers noirs la reçurent avec de grands cris de joie. Ils étaient au nombre de neuf cents : la marche était toujours ouverte par eux ; ils se chargeaient seuls de tous les détails économiques dans les hôtelleries, les monastères et les maisons de leur union. Par-tout ils étaient reçus avec empres-

sement, traités avec somptuosité : partout on louait, on exaltait la grandeur et la sainteté de leur entreprise. Au moment qu'ils s'approchaient des dernières limites de l'Allemagne, et qu'ils traversaient une grande et épaisse forêt, en devisant sur les personnes chéries qu'ils avaient été forcés d'abandonner, Frédéric, qui marchait à la tête de sa troupe, aperçut au milieu du chemin une dame voilée, assise sur un palefroi noir, et suivie de deux varlets. Le chevalier allait passer sans mot dire, mais la dame lui détacha un de ses varlets, et lui fit demander si Henri de Frobourg ne se trouvait point parmi les siens. Sur sa réponse affirmative, il pria que Henri s'approchât de la dame, qui desirait vivement s'entretenir avec lui. Dès qu'elle le vit s'avancer vers elle, elle lui fit signe de la suivre dans un endroit écarté du che-

min, et ayant été obéie aussitôt, elle s'arrêta tout-à-coup devant lui, leva son voile, et le regarda fixement.

HENRI.

Puissances du ciel! c'est mon Agnès!

AGNÈS.

Oui, c'est elle! sa vue causerait-elle de la terreur à son époux?

HENRI.

Et comment ne serais-je point surpris? jamais, même pendant les rêves les plus exaltés de mon imagination, je n'aurais osé m'arrêter à l'idée, à la possibilité de te retrouver sur les frontières de l'Allemagne. Pourquoi, comment es-tu arrivé ici? quel malheur?..... que s'est-il passé?.....

AGNÈS.

Trêve de questions: aucun malheur

n'est arrivé depuis notre séparation ; je n'ai point de fâcheuses nouvelles à vous annoncer : c'est dans ma personne seule qu'est renfermé tout l'objet de mon message, et il me semble que je devrais déjà en être récompensée.... (*Henri se jette dans ses bras, et l'embrasse avec transport*). Il t'a fallu bien du tems pour te décider.....

HENRI.

Ma surprise..... mon étonnement..... qui pouvait s'attendre à tant de bonheur ? Agnès !..... que ne puis-je toujours reposer dans tes bras !....

AGNÈS.

Tu ne prétendras pas du moins que c'est moi qui y présente des obstacles.

HENRI.

Cruelle ! as-tu oublié ces vœux, ces sermens, ce malheureux voyage ?

AGNÈS.

Et qui m'empêche d'en être ?

HENRI.

Agnès..... mon amie..... serait-il possible ?

AGNÈS.

Possible ou non, le fait est que je ne te quitte plus : je voudrais bien voir celui qui oserait, qui pourrait me le défendre ! Parle-moi franchement : ne m'as-tu jamais soupçonnée capable de cette résolution ?

HENRI.

Non, en vérité, non, je te le jure !... Dans ce moment encore ma surprise est toujours la même : mon cœur ne peut se figurer tant de bonheur....

AGNÈS

Est-ce là l'homme choisi par le

mien, l'homme auquel je supposais tant de courage, et qui devait me connaître?..... Mon amour, ma tendresse te paraissent donc bien faibles? Toutes les femmes pleuraient, sanglottaient en prononçant leurs adieux : moi seule je restai ferme et intrépide. Elles gémissaient, et je souriais : cette conduite extraordinaire ne t'a-t-elle donc point surpris?

HENRI.

Oui, sans doute, elle m'a frappé; mon cœur en fut saisi : il en sentit long-tems la pénible impression. Je n'osai songer au larmes de tes compagnes, qui contrastaient si fort avec ton air dégagé, avec ton insouciance, j'osai même un moment l'attribuer au peu de vivacité de ton amour.....

AGNÈS.

Homme abusé et peu clairvoyant!

dès lors mon parti était pris : j'avais juré de te suivre par-tout, de partager tes travaux, tes fatigues et tes peines, de braver les horreurs de la guerre, et dût la providence l'exiger, de mourir avec toi, à tes côtés.....

HENRI.

Chère Agnès !..... parlerais-tu sérieusement ?

AGNÈS.

Et tu oses le demander ! Croirais-tu peut-être que je me suis exposée aux hasards d'une si longue route pour jouir pendant quelques instans seulement, d'embrassemens dont la privation subite ne serait faite que pour augmenter ensuite mes chagrins et mes peines ?

HENRI.

Plus j'y songe, plus la chose me paraît impossible.

AGNÈS.

Impossible ? et pourquoi ? je n'y vois que des facilités..... Plus d'objections..... je n'écoute plus rien, rien ne pourra me faire chanceler. J'espérais, au reste, que loin d'ébranler ma résolution, tu serais le premier à m'y encourager. Ce n'est plus pour me décider sur cet objet, mais pour te consulter sur un autre incident, que je t'ai demandé cet entretien particulier. La compassion que j'ai eue de la douleur, de la désolation de mes amies, m'a engagée à les laisser lire dans mon cœur ; je leur ai confié ma résolution, et elles m'ont conjurée, avec les plus vives instances, de les associer à son exécution.

HENRI.

Grand Dieu, serait-il possible ?

AGNÈS.

Tout est possible au courage et à l'a-

mour. Conviendrait-il aux chevaliers du lion d'en douter ? Elles sont cachées derrière ces buissons, et je ne suis ici que pour t'engager à faire approuver aux autres la résolution qu'elles ont prise ; ton exemple les déterminera sans peine.

HENRI.

Mon exemple ? tu te crois donc bien sûre de mon consentement ?

AGNÈS (*l'embrassant*).

Me serais-je trompée ? aurais-tu la force de me fermer ces bras ?

HENRI.

Ah ! si la chose dépendait de moi seul !..... Que tes amies s'y prennent comme toi, et si le succès ne couronne point leur tendresse, elles sont bien à plaindre, car leurs époux n'auraient jamais connu l'amour.

AGNÈS.

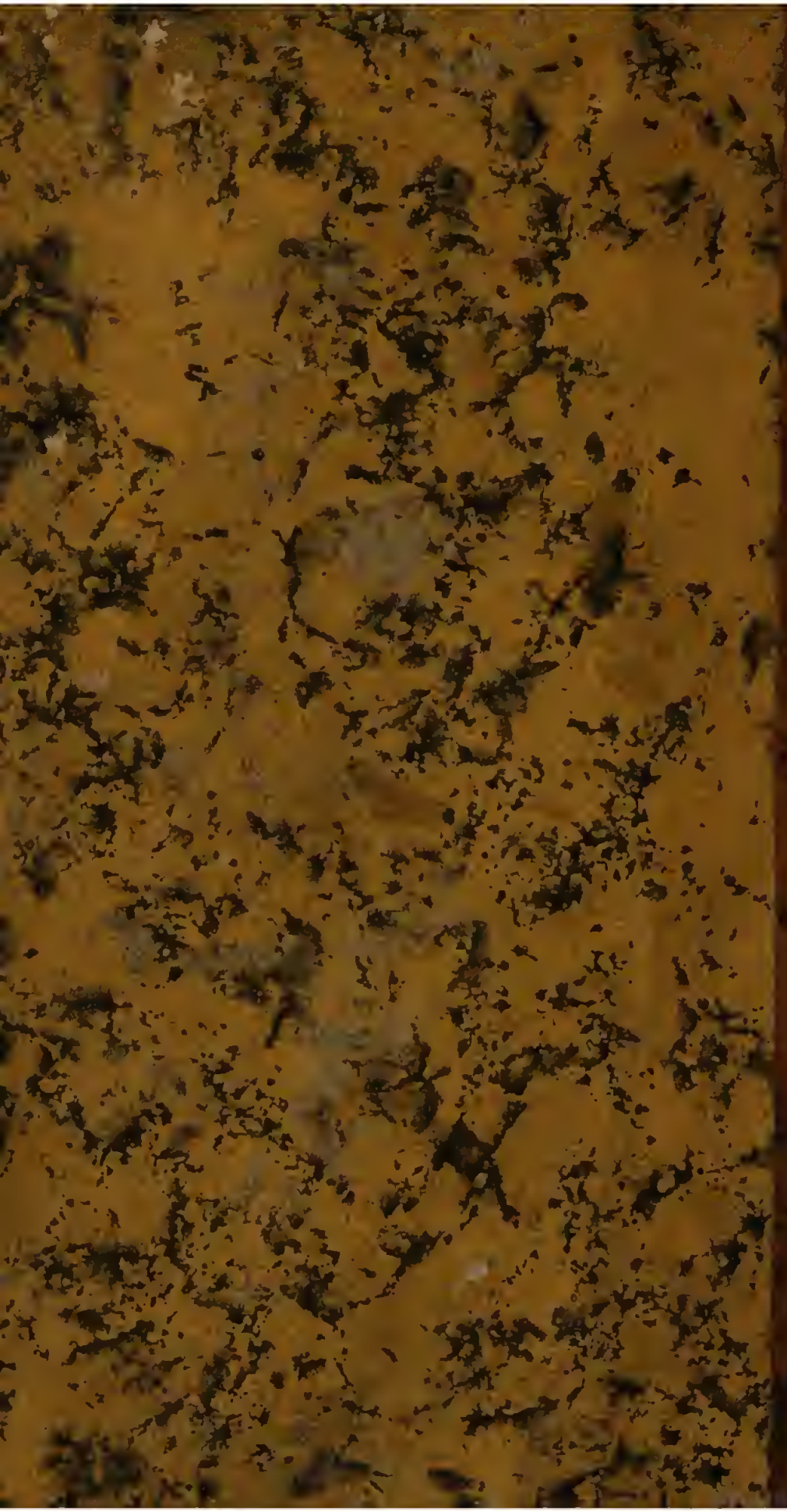
Eh bien, hâte-toi d'appeler tes camarades, je vais prévenir les dames.

Frédéric, étonné de la longue absence de Henri, l'attendait avec impatience : surpris, surt-tout, de l'arrivée de l'étrangère, et de la précaution qu'elle avait eue d'écarter le jeune chevalier du gros de la troupe, Frobourg conçut des soupçons, et s'avança de plus près pour pouvoir observer ce qui se passait. Son étonnement fut au comble, quand il put apercevoir que l'inconnue se jetait dans les bras de Henri, et que celui-ci l'y serrait avec tendresse, avec transport. Il s'élança aussitôt en avant, et s'écria d'une voix forte et sévère : que fais-tu là, Henri? quelle est cette femme ?

HENRI.

Approche, viens l'examiner : elle

saura te répondre plus éloquemment que moi. Je vais, en attendant, chercher nos amis. — Henri partit alors comme un éclair, et laissa Frédéric stupéfait.

Fin du Tome troisième.

369143